

Vahé Zartarian

***Homo sapiens* disparaîtra ...**

... et après ?



DROITS D'AUTEUR

Bien qu'en libre accès pour être cohérent avec son contenu, ce livre n'est pas pour autant libre de droits. L'auteur reste seul détenteur des droits d'adaptation et d'exploitation commerciale.

Vous pouvez :

- télécharger et imprimer ce livre pour votre usage personnel.
- citer des extraits à condition d'en attribuer le crédit à l'auteur et de mentionner la source :

Vahé Zartarian, www.co-creation.net

- le redistribuer dans les mêmes conditions de gratuité et sans le modifier de quelque façon que ce soit.

- Vous ne pouvez pas l'utiliser à des fins commerciales, que ce soit partiellement ou totalement.

Si vous souhaitez participer aux frais de création et de diffusion, envoyez ce que vous voulez à :

Vahé Zartarian
6 pré Jauffret
04330 Chaudon-Norante
France

DU MÊME AUTEUR

Kosmogonie, la conscience créatrice (JMG éditions 2017)

Physique quantique, l'esprit de la matière (JMG éditions 2014)

Le grand roman des bactéries, avec Martine Castello (Albin Michel, 2005)

Musiques de notes, musiques de sons (2004)

Les grandes civilisations, Occident, Islam, Chine, Inde (Georg 2003)

Vers l'Homme de demain (2001)

Le Jeu de la Création (1997)

Nos pensées créent le monde, avec Martine Castello (Laffont 1994, réédité en 2003 par JMG éditions)

Les livres sans indication d'éditeur, la bibliographie complète, ainsi que de nombreux articles, sont disponibles sur :

www.co-creation.net

HOMO SAPIENS DISPARAÎTRA ... ET APRÈS ?

prologue.....	6
1. Homo sapiens disparaîtra.....	8
l'humanité en crise.....	8
la disparition programmée d'Homo sapiens.....	8
dénatalité.....	9
des limites et de leur dépassement.....	12
l'expérience de Asch.....	13
l'expérience de Milgram.....	14
la biologie du stress.....	14
visite chez nos cousins.....	16
interlude : le dernier homme.....	18
2. le sens de l'évolution par l'évolution du sens.....	20
d'Homo sapiens à son successeur.....	20
le moteur de l'évolution.....	21
jouer avec les limites.....	24
interlude : comment "ça" se fait.....	26
comment Vincent a guéri.....	26
comment j'ai réussi mon coup.....	26
comment ce livre s'est écrit.....	27
3. le sens de l'évolution humaine.....	29
le trans-humain.....	29
la transe humaine.....	30
la noosphère.....	31
à mon sens.....	33
interlude : plus qu'humain.....	36

4. vers l'humanité de demain.....	39
la piste du cerveau.....	39
interrupteurs cérébraux.....	39
activation intentionnelle des interrupteurs cérébraux.....	40
de l'individu à l'espèce, premier épisode : la conscience collective.....	43
de l'individu à l'espèce, deuxième épisode : s'incarner.....	44
de l'individu à l'espèce, troisième épisode : symbioses et coévolutions.....	45
influence du symbiote sur le comportement de l'hôte.....	46
intégration d'ADN d'autres espèces.....	48
c'est possible.....	50
interlude : vues de l'esprit.....	51
psychotropes.....	51
un corps de serpent.....	51
un accouchement sans douleur.....	52
un corps-eau.....	53
5. Homo conscients.....	55
premier pas : nommer.....	55
deuxième pas : relation corps-esprit.....	55
troisième pas : dimorphisme sexuel.....	58
quatrième pas : équilibre émotions-raison.....	61
et après ?.....	64
mythe des origines.....	66

PROLOGUE

L'image de couverture représente le caractère chinois *rén*¹ qui désigne l'être humain, sans distinction de sexe, et par extension *Homo sapiens* :

« La forme traditionnelle du caractère, partant de l'idée que les humains sont les seuls mammifères à pouvoir se tenir longtemps debout sur leurs pattes arrières, y voit un humain en train de marcher. Elle amène une autre idée : celle que les humains sont caractérisés par le fait que, à la différence des animaux, ils ont un but. On retrouve dans cette explication ce trait de caractère permanent dans l'âme chinoise : la conscience de la perpétuité du changement et la foi dans l'avenir. »²

Je vois aussi dans ce caractère une représentation symbolique de l'évolution de notre espèce, avec une branche qui s'effondre sans heurt tandis que l'autre s'élève inexorablement. Tel est en effet le sujet de cet essai. Il se veut un prolongement et une synthèse de mes précédents travaux sur la conscience, l'intention, la vie, l'évolution en général et celle de l'humanité en particulier. Partant d'un certain nombre de faits, je vais montrer l'inéluctable fin de notre espèce, non pas comme tragédie, mais comme opportunité pour que naisse une nouvelle. Conclusion surprenante parce que très éloignée des scénarios apocalyptiques et transhumanistes promis par tant de gens qui ont perdu le sens ; conclusion heureuse qui ouvre sur la possibilité d'un futur à la fois enthousiasmant et crédible.

Je considère comme établis les faits sur lesquels je vais m'appuyer. Sauf importance particulière, je ne m'appesantirai pas à les justifier de nouveau. Je préfère aller droit au but, et renvoyer les lecteurs intéressés par de telles justifications vers d'autres ouvrages, les miens bien sûr mais aussi ceux d'autres chercheurs. Chacun pourra chercher les informations qui lui manquent pour conforter ses intuitions et nourrir ses imaginations.

Selon mon habitude, l'argumentation sera dense et rigoureuse. Aussi, pour en tempérer l'aridité et en guise d'illustration, j'intercalerai entre les chapitres des petits interludes.

1 Calligraphie de Corinne Leforestier : blog.terracolorosa.com

2 Cyrille Javary, *100 mots pour comprendre le chinois*, Albin Michel 2008.

Une dernière remarque avant de rentrer dans le vif du sujet. *Homo sapiens*¹ est une espèce unique à de multiples égards, dont celui-ci : elle est depuis environ 20 000 ans la seule représentante du genre *homo*, avec de surcroît une faible diversité génétique (les génomes des 8 milliards d'humains actuels sont identiques à 99,9%). C'est pourquoi l'on peut considérer qu'humanité et *Homo sapiens* sont aujourd'hui synonymes. Mais il n'en a pas toujours été ainsi : il y a 100 000 ans, au moins six espèces du genre *homo* peuplaient la Terre. Et demain ? C'est ce que nous allons tenter d'entrevoir.

Vahé

saboteur d'idées reçues, créateur de futurs possibles

1 Les espèces sont désignées par des noms binomiaux d'origine latine, comme *Homo sapiens*, le premier se rapportant au genre, ici *homo*, qui a donné *homme* en français, le second caractérisant une espèce particulière au sein de ce genre, ici *sapiens*, adjectif latin signifiant *sage*, même si cet homme-là est loin de l'être. Le *genre* regroupe des *espèces* qui ont des caractères similaires remontant à un ancêtre commun. L'*espèce* désigne des groupes d'individus semblables qui peuvent s'accoupler en donnant naissance à des rejetons féconds. Chez les bactéries et les champignons, les frontières apparaissent parfois floues. Mais s'agissant des animaux, dont nous sommes, cette classification reste pertinente, d'où son emploi ici.

1. HOMO SAPIENS DISPARAÎTRA

l'humanité en crise

Que l'humanité soit confrontée à des crises fortes et diverses, voilà qui n'est pas douteux : économie, énergie, environnement, santé, relations sociales, gouvernance, famille, conflits religieux et territoriaux : c'est sans fin. C'est au point que tout un nouveau vocabulaire est apparu et s'est largement répandu : pollution par rejets anthropiques de gaz carbonique, perte de biodiversité, anthropocène, choc des civilisations, collapsologie... Bref, de nouvelles religions aux relents millénaristes, qui embarquent les hommes dans de nouvelles croisades. Certaines prétendent même s'appuyer sur la science pour justifier ces errements. Hélas, trop souvent des faits approximatifs et mal interprétés selon des critères scientifiques peu rigoureux, mais c'est un autre sujet.

Ce qui m'intéresse davantage dans le cadre du présent essai, c'est de lire ces crises selon cette perspective épistémologique : lorsque les problèmes s'accumulent au point que chaque tentative d'en résoudre un en fait surgir de nouveaux, c'est signe qu'il est impossible de les résoudre dans le cadre de pensée qui leur a donné naissance. C'est bien là où nous en sommes aujourd'hui, et c'est bien pourquoi les solutions proposées par la plupart de ceux qui font commerce de ces crises sont aussi inefficaces que désespérantes : une humanité qui tente simplement de survivre dans un monde post-apocalyptique violent, un humain transformé en transhumain par hybridation avec des machines, jusqu'à la colonisation d'autres planètes où, si l'on survit au voyage, l'on aura tôt fait d'y transplanter tous nos problèmes... Les fictions abondent qui nourrissent la conscience collective de ces pensées invitant davantage au suicide qu'à la célébration de la vie. Les plus optimistes espèrent un changement de civilisation, sans aucune idée de la forme qu'elle pourrait prendre, à part des concepts vagues rendus peu réjouissants comme l'écologie devenue ascétique et punitive, sachant en outre que tous les -ismes ont fait faillite et ne sont plus depuis longtemps des forces créatrices. Sans aucune idée non plus du chemin pour provoquer le changement, entre violence extrême et passivité béate dans l'attente d'une manifestation divine ou extra-terrestre bienveillante.

Si je devais renaître dans 100 ans ou dans 1000 ans, est-ce que j'aurais envie de vivre l'un de ces scénarios ? Certainement pas. Et vous ? Alors il est temps de faire sauter les cadres de pensée qui nous ont menés là pour imaginer tout autre chose.

la disparition programmée d'Homo sapiens

Comme tout ce qui vit, les espèces apparaissent un jour et finissent par disparaître, avec une durée de vie moyenne estimée de l'ordre de 5 millions d'années. Les espèces

du genre *Homo* n’y échappent pas. Depuis qu’il est apparu vers -2,8 millions d’années, des dizaines d’espèces ont été mises au jour, toutes disparues, sauf la nôtre, vieille de 300 000 ans peut-être.

Alors qu’au long de ces millions d’années, plusieurs espèces cohabitaient, *Homo sapiens* se retrouve aujourd’hui, pour des raisons inconnues, seule représentante du genre. Pas de doute, ses jours sont comptés. La question n’est donc pas “si” elle va disparaître, c’est inéluctable. La question est “quand”. Avec comme questions subsidiaires : comment ? et bonne ou mauvaise nouvelle ? Aux questions quand et comment, je vais répondre dans ce chapitre. Quant à la dernière, je tiens déjà ma réponse : bonne nouvelle ! Mais pas pour les raisons avancées par certains écologistes et collapsologues qui voient en l’homme un cancer de la biosphère et interprètent sa disparition comme une guérison. Nous verrons plus loin les raisons de mon optimisme.

Reprenons : l’espèce *Homo sapiens* est vouée à disparaître. Sera-ce dans 1 million d’années ? dans 100 000 ans ? dans 100 ans ? Il est un fait que depuis qu’elle est là, tout va beaucoup plus vite. Grâce notamment au langage, à sa capacité d’organisation, à son courage et à sa curiosité, les différentes espèces *Homo* ont provoqué sur Terre des transformations plus rapides que par les voies “naturelles”, phénomène encore amplifié par *Homo sapiens*, avec des individus qui vivent plus longtemps que leurs ancêtres et plus intensément. Cette accélération de l’histoire autorise à penser que l’espérance de vie de l’espèce risque d’être assez courte. Et je ne parle pas de catastrophes en tous genres qui nourrissent la conscience collective du moment, de l’apocalypse nucléaire à l’apocalypse climatique en passant par les apocalypses biologiques et autres joyeusetés. Je parle de raisons endogènes parce que l’espèce ne rencontre plus les conditions pour exprimer correctement ses potentiels. Je pense d’ailleurs que les vraies raisons de la disparition des espèces sont de cet ordre. Mais restons-en là pour les généralités et attachons-nous aux faits.

dénatalité

Concrètement, y a-t-il des raisons de penser que le dépérissement de l’espèce a commencé ? Eh bien oui : des signes de dénatalité sont déjà apparents, qui pourraient aboutir à sa disparition en quelques siècles !¹

Une population humaine se renouvelle lorsque le taux de fécondité atteint 2,1 enfants par femme. Or il est déjà en-dessous de cette limite dans un très grand nombre de pays, parmi les plus importants :

- Europe : 1,6 enfants par femme
- États-Unis : 1,9 (avec de surcroît une diminution de l’espérance de vie malgré des dépenses de “santé” les plus élevées au monde)

¹ Les données qui suivent sont tirées principalement de : *Planète vide, le choc de la décroissance démographique mondiale* de Darrell Bricker et John Ibbitson, Éditions Les Arènes 2020.

- Russie : 1,6
- Chine : 1,2 à 1,5
- Inde : 2,1 et en baisse
- Japon : 1,4
- Brésil : 1,8

À l'encontre de ces données, beaucoup persistent à annoncer 11 milliards d'humains pour la fin de ce siècle. Cela n'advientra sans doute jamais. De 8 milliards aujourd'hui la population mondiale pourrait plafonner vers 9 milliards au alentours du milieu du siècle, grâce à la vigueur de l'Afrique où le taux de fécondité dépasse encore 2,1 enfants par femme. Mais il est en baisse pour des raisons que l'on va voir et il devrait là aussi finir par tomber en-dessous.

Dans de nombreux pays, cette baisse de la natalité est une tendance ancienne qui a été masquée par l'augmentation de l'espérance de vie. En remarquant que le rôle de la médecine n'est pas forcément primordial, sinon par la diminution de la mortalité des mères et des enfants lors des accouchements ¹. C'est l'amélioration de l'hygiène qui a été le facteur principal de l'augmentation de l'espérance de vie : savon, égouts, eau potable. De même que l'amélioration de l'alimentation tant en qualité (notamment par des moyens de conservation efficaces) qu'en quantité (disponibilité tout au long de l'année). Notons le retournement dans les pays occidentaux depuis quelques décennies avec les nombreux méfaits de la malbouffe. Même retournement en médecine avec les épidémies de maladies iatrogènes : mauvaises prescriptions, médicaments dangereux, multiplication des actes invasifs qui favorisent les infections par des bactéries multirésistantes, etc. Conjugués avec les pollutions, ces facteurs aboutissent à un plafonnement de l'espérance de vie. La tendance est même déjà à la baisse dans quelques grands pays, sans qu'il faille incriminer les guerres ou les microbes. Si l'espérance de vie stagne voire régresse et que dans le même temps l'on cesse de faire des enfants, la diminution de la population va devenir de plus en plus apparente. C'est déjà le cas au Japon où, par exemple, des millions de logements sont désormais vacants faute d'occupants.

La baisse du taux de fécondité est largement indépendante des facteurs géographiques, et en partie aussi des facteurs culturels, parce que ses principales causes sont l'urbanisation et l'éducation des femmes.

Un tournant s'est produit en 2007 au niveau planétaire lorsque la population urbaine a dépassé la population rurale, et sa proportion continue d'augmenter depuis. En quoi l'urbanisation impacte-t-elle la natalité ? C'est très simple et cela vaut pour toutes cultures et tous lieux : en ville, un enfant représente un coût (logement,

¹ Notamment à partir du milieu du 19e siècle avec la découverte par Ignace Philippe Semmelweis que le simple lavage des mains au savon pour le médecin ou la sage-femme diminuait les décès des femmes après l'accouchement causés par la fièvre puerpérale.

nourriture, transport, éducation, etc.), tandis qu'à la campagne il ne coûte pratiquement rien, apporte même ses bras aux travaux agricoles, et constitue l'assurance vieillesse de ses parents.

L'urbanisation va de pair avec l'industrialisation, y compris de l'agriculture elle-même. Rien qu'en France, on compte quatre fois moins d'agriculteurs aujourd'hui qu'il y a quarante ans. Dans les pays moins développés, elle est la conséquence de la transformation des petites fermes vivrières en grandes exploitations agricoles orientées vers les produits d'exportation : café, cacao, huile de palme, soja, bananes, bœufs, volailles, etc. Transformation souvent irréversible tant ces productions intensives impactent les sols et les sous-sols : cf. le chlordécone en Guadeloupe, la culture de soja sur brûlis dans la forêt amazonienne, de palmiers à huile dans les forêts indonésiennes, etc. Par conséquent le mouvement d'urbanisation n'est pas près de s'arrêter, et donc cette cause importante de la baisse de la natalité va continuer d'agir encore longtemps.

L'autre cause profonde est l'éducation des femmes. Même si ici ou là on observe des résistances, voire des reculs, la tendance de fond demeure parce que l'information circule, que les ayatollahs en tous genres le veuillent ou non. Un magazine, une radio, une télé, un smartphone, peuvent en partie se substituer à l'école, au moins pour donner aux femmes une autre image d'elles-mêmes.¹

L'éducation des femmes impacte la natalité de diverses manières. La durée des études, puis une éventuelle carrière professionnelle, retarde l'âge du mariage, donc l'âge du premier enfant, et donc au final le nombre total d'enfants. Sans parler du temps passé à trouver un mari acceptable, car les exigences sont de plus en plus drastiques.

D'autre part, l'éducation concerne aussi très directement la connaissance et le contrôle de leur fécondité : préservatif, contraception, stérilisation, avortement.

À cela s'ajoute le fait que les normes changent, souvent véhiculées par des vedettes et des séries qui mettent en scène la famille idéale : papa, maman et leurs deux enfants. La nouvelle norme est que sexualité et procréation sont découplées, et donc que la venue au monde d'un enfant peut être choisie par le couple voire par la femme seule. Ce n'est plus une obligation, qu'elle soit familiale, nationale ou religieuse, qui définit la seule place possible de la femme dans la société.

Selon un vieux proverbe : « quand ça a changé, ça pourrait rechanger ». Donc en théorie l'on pourrait assister à un nouveau retournement de ces normes sociales avec une famille idéale repassant à trois enfants ou plus, d'où un taux de fécondité qui remonterait au-dessus de 2,1 enfants par femme. Très peu probable en pratique si l'on tient compte de ces autres facteurs qui viennent s'ajouter aux précédents : l'échec systématique des mesures incitatives à faire davantage d'enfants, et surtout une perte de sens généralisée qui va de pair avec une diminution du désir de vivre. Les

1 En guise d'illustration je recommande le film *Skater girl* de Manjari Makijany.

symptômes en sont innombrables : bullshit jobs entraînant une explosion de dépressions, consommation massive de drogues (médicaments compris), 7 heures par jour passés devant les écrans par les adolescents des pays développés, leurs esprits gavés de peurs plus souvent fantasmées que réelles, tandis que dans les pays moins développés les instabilités politiques contraignent à vivre au jour le jour... Comment dans ces conditions imaginer un futur enthousiasmant ? Combien de jeunes aujourd'hui ont un désir d'enfants ? Et si oui, combien en voudraient-ils ? C'est la génération suivante qu'ils préparent, et il ne fait guère de doute qu'elle sera moins nombreuse que la leur.

des limites et de leur dépassement

Le dépérissement de l'humanité est déjà bien amorcé. Combien de temps avant qu'*Homo sapiens* disparaisse complètement ? Je ne saurais dire précisément mais guère plus de quelques siècles probablement. Ce qui est clair en revanche, c'est que cela peut advenir sans drame, dans une sorte de torpeur, celle-là même qui porte vers les écrans et qu'en retour ils amplifient. L'humanité est déjà vieille, sans plus de sens, l'énergie vitale presque épuisée (attention : je parle bien de l'espèce et pas des individus, certains déployant encore une énergie et une créativité surabondante). Elle peut aussi choisir de se suicider dans une déflagration qui emporterait tout le monde d'un coup. Ou encore, et c'est ce que je propose de développer dans la deuxième partie, faire un saut évolutif. Mais auparavant, pour achever de convaincre ceux qui espéreraient encore qu'un changement culturel suffirait, passant notamment par l'éducation comme l'on entend souvent dire, je vais montrer sur un exemple qu'il y a chez *Homo sapiens* certaines limites très profondes qui expliquent l'échec systématique de telles tentatives. Elles expliquent aussi que les plus belles facettes de l'humanité parviennent rarement à leur pleine expression, comme si, dans cette humanité, le génie, le beau, le bon devaient avoir pour contrepartie la souffrance ou la folie.

L'éclatement de la Yougoslavie a constitué pour beaucoup un énorme choc, en tout cas pour moi. Que des gens aussi proches de nous géographiquement et culturellement, ayant vécu ensemble pendant des décennies, se retournent soudain les uns contre les autres avec autant de férocité, voilà qui était carrément impensable. Pourtant l'histoire regorge de précédents semblables (je laisse chacun à ses exemples préférés). On a voulu croire qu'enseigner les "leçons de l'histoire" et autres "devoirs de mémoire" aurait changé quelque chose. Finalement de simples incantations qui ne servent qu'à justifier ses faiblesses, et à se rassurer en attendant le prochain déchaînement.

La vraie leçon de ces histoires, c'est que la "civilisation", avec sa morale et ses lois, n'est qu'un vernis qui s'écaille dès que survient une crise d'importance. Des expériences de psychosociologie suggèrent un ancrage très profond de ces comportements dans

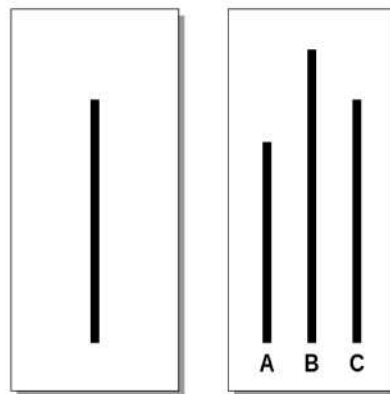
notre humanité. En voici deux qui prouvent qu'il suffit de peu pour faire sauter des verrous moraux :

- l'expérience de Asch
- l'expérience de Milgram

N'hésitez pas à sauter les deux paragraphes suivants si vous les connaissez déjà.

l'expérience de Asch

Réalisée en 1951, l'expérience de Asch visait à étudier la manière dont un individu conforme ses décisions à celle du groupe. Elle était présentée comme un test de vision. Il s'agissait de juger laquelle des trois lignes de droite est égale au modèle présenté à gauche ¹.



Le principe de l'expérience consiste à former des petits groupes, toutes les personnes étant complices de l'expérimentateur sauf une. Le but est d'observer comment ce sujet naïf va réagir aux décisions des autres lorsqu'ils donnent unanimement des réponses fausses. Résultat : près de 37% des sujets se conforment aux décisions du groupe, c'est-à-dire qu'ils affirment voir comme égales des ligne qui ne le sont manifestement pas.

Plein de variantes ont été imaginées qui font fluctuer les résultats sans remettre en cause la tendance ².

Notons que dans ces expériences il n'y a aucun véritable enjeu pour le sujet : c'est juste un test de vision dans un groupe ad-hoc qui n'existait pas avant et n'existera plus après. On imagine que la pression à se conformer au groupe doit être beaucoup plus forte lorsqu'il y a un risque réel, que ce soit pour lui-même (possibilité d'exclusion par exemple) ou pour autrui (un procès par exemple).

1 Image : Creative Commons Attribution-Share Alike.

2 fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9rience_de_Asch

L'expérience de Milgram

Seriez-vous prêt à infliger des décharges électriques jusqu'à 450 volts à quelqu'un que vous ne connaissez pas et qui ne vous a rien fait, au risque de le blesser voire de le tuer ? Comme tout le monde, vous diriez non je présume. Hélas, au moment d'agir, les choses ne se passent pas du tout comme prévu : la majorité se soumet à l'autorité qui prétend que c'est nécessaire, et inflige effectivement des décharges très dangereuses.

La première expérience du genre a été réalisée par Stanley Milgram au début des années 60¹. Les résultats sont tellement choquants qu'elle a été refaite un grand nombre de fois dans différents contextes culturels et sous diverses variantes. Une des plus récentes datant de 2008² montre une constance de ces résultats : 70 % des sujets sont prêts à infliger des décharges supérieures à 150 volts si l'expérimentateur l'exige. En voici le principe :

L'expérience est présentée comme une étude sur la mémoire et met en jeu trois personnes :

- un élève qui doit mémoriser des liste de mots,
- un enseignant qui lit les mots à l'élève, vérifie ses réponses, et lui inflige des décharges électriques en cas d'erreur pour, lui dit-on, stimuler l'apprentissage,
- un expérimentateur, figure de l'autorité, qui supervise l'expérience.

Le véritable sujet de l'expérience est l'enseignant chez qui l'on étudie la soumission à l'autorité. L'élève quant à lui est un acteur qui simule un désagrément ou une douleur lorsque l'enseignant lui inflige des chocs électriques factices, des chocs supposés aller de 15 à 450 volts par incréments de 15 volts. 150 est le seuil à partir duquel il est convenu avec l'expérimentateur que l'élève-acteur doit commencer à émettre des protestations audibles de l'enseignant. De son côté l'expérimentateur stimule l'enseignant avec des formules du genre « vous devez continuer ».

Première observation : lorsque l'expérimentateur présente aux sujets le principe de l'expérience, presque tout le monde l'accepte.

Deuxième observation : lorsque commence l'expérience proprement dite, personne ne refuse d'infliger des petits chocs électriques. À 150 volts, en entendant les protestations de l'élève, quelques sujets décident d'arrêter. Mais, poussés par l'expérimentateur, la plupart continuent et vont jusqu'à infliger ce qu'ils pensent être de vrais chocs électriques de plus de 150 volts à quelqu'un qu'ils ne connaissent et qui ne leur a rien fait : près de 70 % dans l'expérience citée !

la biologie du stress

Derrière ces limites, il faut sans doute voir autre chose que des réactions psychologiques plus ou moins explicables par le vécu de la petite enfance. De fait,

1 Stanley Milgram : *La soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy 1994.

2 Jerry Burger : *Replicating Milgram : would people still obey today ?* American Psychologist, January 2009, vol. 64 n°1 p. 1-11.

certains aspects de ces comportements peuvent être corrélés au fonctionnement de notre cerveau. Par exemple, dans une situation perçue comme immédiatement dangereuse, requérant par conséquent une réponse rapide, le cerveau déclenche brutalement tout en ensemble de réactions biologiques pour mettre le corps en situation de combattre ou de fuir. On parle de circuit du stress HPA pour hypothalamo-pituitaire-adrénalinien. Il s'agit notamment de réorienter l'énergie vers les zones où elle est la plus nécessaire à la survie. Ce qu'on appelle les hormones du stress, adrénaline et cortisol, diminuent la circulation sanguine dans les viscères, inhibent la division et la différenciation cellulaires. Le flux sanguin ainsi rendu disponible nourrit les muscles pour faire physiquement face à la situation. Cet aspect de la réaction au stress est maintenant bien connu. Ce qui l'est moins, c'est que le fonctionnement du cerveau lui-même est modifié pour privilégier la rapidité de réaction au détriment de la réflexion :

« Le traitement de l'information dans le cerveau antérieur, siège du raisonnement et de la logique, est considérablement plus lent que le traitement des réflexes, contrôlés par le cerveau postérieur. En situation d'urgence, plus l'information est traitée rapidement, plus l'organisme a des chances de survivre. Les hormones surrénales de stress resserrent les vaisseaux sanguins du cerveau antérieur et réduisent ses capacités. De plus, les hormones répriment l'activité du cortex cérébral préfrontal, siège de la volonté et de l'activité conscientes. En situation d'urgence, le flux vasculaire et les hormones servent à activer le cerveau postérieur, siège des réflexes vitaux qui contrôlent le comportement de défense. S'il est nécessaire que les signaux de stress répriment l'activité consciente qui est plus lente, et ce, pour augmenter les chances de survie, c'est au prix d'une conscience et d'une intelligence réduites. »¹

La biologie du stress explique chez une personne la peur qui lui fait perdre ses moyens et la pousse à la soumission ; et dans une foule, la contagion émotionnelle, jusqu'à la panique générale et les déchaînements de violences incontrôlables.

Heureusement, tout ceci est réversible. Dans une foule prise de panique, que cela soit justifié ou non, la raison s'arrête de fonctionner, plein de gens meurent piétinés. Une fois la crise passée, l'on "retrouve ses esprits" comme l'on dit fort justement, et l'on voit se déployer toute une gamme de comportements altruistes, notamment pour s'occuper des blessés.

Remarquons aussi que si la biologie du stress est la même pour tous, la réponse est modulée selon divers facteurs comme l'environnement ou l'habitation. La notion d'environnement englobe ici les conditions prénatales. Des études montrent en particulier que la réponse au stress chez une personne dépend du niveau de stress que sa mère a connu durant la grossesse.

Il y a tout de même une marge de manœuvre : un herpétologue ne fuira pas à la vue d'un serpent, un pompier ne paniquera pas en présence d'un feu, un soldat aguerri ne

1 Bruce Lipton, *Biologie des croyances*, Ariane Éditions 2006, chapitre 6.

sera pas troublé par le sifflement des balles, un membre d'un gang par la vue d'un couteau... Mais tout le monde ne peut pas apprendre à tout maîtriser : un pompier peut paniquer au bruit des balles, un soldat peut perdre ses moyens en croisant un serpent... On peut donc apprendre à "gérer" certains aspects du stress, mais le comportement humain reste profondément conditionné par sa biologie, elle-même largement déterminée par son bagage génétique.

Cela a bien fonctionné pendant des millénaires, sinon nous ne serions pas là pour en parler. Mais ce qui a permis à l'espèce de conquérir la planète, pas par la douceur il faut le reconnaître, se retourne maintenant contre elle. Le système HPA n'a pas été conçu pour que vivent pacifiquement 8 milliards d'humains entassés dans des villes, sur une planète finie, si bien exploitée que certains produits disparaissent plus vite qu'ils ne sont fabriqués par la biosphère. Il n'a pas été prévu pour répondre à des situations autrement plus complexes que la confrontation avec un tigre à dents de sabre, comme un signal d'alarme qui se déclenche dans un avion de ligne ou une centrale nucléaire. On comprend qu'un ajustement de notre biologie serait utile, et on comprend aussi pourquoi l'éducation ne peut pas grand chose, je veux dire à l'échelle collective, parce qu'au niveau de l'individu, l'entraînement, en jouant avec la plasticité cérébrale, permet effectivement un certain contrôle dans un domaine délimité.

visite chez nos cousins

Les plus proches parents d'*Homo sapiens* sont les bonobos et les chimpanzés (dont le génome diffère du nôtre de guère plus de 1%). Malgré cette proximité, leurs organisations sociales et donc aussi leurs façons de gérer les conflits diffèrent notablement.

Les chimpanzés vivent en groupes hiérarchisés dirigés par un mâle. Les bonobos vivent en groupes plus égalitaires dominés par des alliances de femelles. Lorsqu'ils rencontrent des congénères inconnus, les chimpanzés se montrent agressifs, pouvant aller jusqu'à la mise à mort de l'intrus (on a vu aussi des chimpanzés attaquer et tuer des gorilles dans la nature, et même des attaques contre des humains dans des zoos). Les bonobos quant à eux sont très tolérants et pacifiques devant des bonobos inconnus.

Chez les chimpanzés, à l'intérieur du groupe, les mâles dominants intimident les autres mâles et bousculent les femelles. Chez les bonobos, les conflits naissants sont très vite éteints en se livrant à des activités sexuelles, y compris homosexuelles. Un cas exemplaire de société où l'on fait l'amour et pas la guerre. Remarquons que cette sexualité débridée n'a pas d'incidence sur la natalité. Je suis sûr que les femmes peuvent contrôler leur fécondité de la même manière. Mais c'est une autre affaire.

Des chimpanzés ne vont pas subitement changer de comportement en observant leurs cousins bonobos et en jugeant que c'est bien mieux de faire l'amour plutôt que la

guerre. On ne peut pas non plus les éduquer à se comporter comme eux. Sans être adepte de l'idéologie selon laquelle l'ADN explique tout, force est de reconnaître que certaines des différences mentionnées sont corrélées à des différences génétiques :

« Nous avons aussi trouvé des preuves de sélection sur les voies neuroendocrines associées au comportement social, y compris les voies hormonales de l'ocytocine, de la sérotonine et de la gonadotrophine. »¹

Il est probable que seul un changement de son ADN pourrait faire d'un chimpanzé un adepte du slogan : « Faites l'amour, pas la guerre. »

Par beaucoup d'aspects, *Homo sapiens* est plus proche de ses cousins chimpanzés que de ses cousins bonobos. Exemple typique : si un homme surprend sa femme au lit avec son meilleur ami, sa première pensée sera de le massacrer, voire de les massacrer tous les deux. Question d'honneur ! D'autres, moins nombreux, auront plutôt l'idée d'entrer dans le jeu, suggérant même de recruter voisins et voisines pour une bonne orgie destinée à remettre les idées de tous en place.

Attention : à ce stade de ma réflexion, je m'abstiendrai d'affirmer que notre espèce doit se comporter comme ceci plutôt que comme cela. Plein de petits dieux que notre sage humanité vénère absolvent les crimes d'honneur, alors serais-je meilleur juge ? Quoique : cette question de l'orientation que pourrait prendre un successeur d'*Homo sapiens* ne sera pas éludée. Nous la retrouverons plus tard. En attendant, et pour clore cette partie, je tiens à préciser que par cette comparaison, je tenais à montrer que :

– dans une espèce donnée, certains comportements dans certaines circonstances sont largement déterminés par l'héritage génétique ;

– il peut y avoir une certaine souplesse tenant à un individu particulier ou aux circonstances (comme par exemple l'abondance de nourriture ou les conditions de la grossesse) ;

– mais la tendance au niveau collectif est déterminée et ne saurait changer globalement et durablement que corrélativement à des mutations génétiques (important : je dis bien "corrélativement" et pas "comme conséquence de" pour des raisons explicitées dans la deuxième partie) ;

– ces changements n'ont pas à être très importants (rappelons que chimpanzés et bonobos sont génétiquement proches), mais leurs conséquences, elles, peuvent l'être ;

– enfin, cela ouvre des perspectives quant à des possibilités d'évolution de comportements qui nous limitent plus qu'ils ne nous servent, trop profondément ancrés en nous pour être durablement contrôlables par l'éducation, la morale ou la loi ;

– perspective d'autant plus intéressante et réjouissante que l'évolution est comprise comme un processus intentionnel et non dirigée à l'aveugle par le hasard.

Nous voici au seuil de la deuxième partie.

1 Sarah Kovalaskas, James K. Rilling, John Lindo : *Comparative analyses of the Pan lineage reveal selection on gene pathways associated with diet and sociality in bonobos*, Genes, Brain and Behavior, 16 November 2020.

INTERLUDE : LE DERNIER HOMME

Il s'appelait Ishi, de la tribu des Yahis. Dans sa langue natale Ishi signifiait *homme*. Il fut le dernier des Yahis, le dernier homme.

1849 marqua le départ de la ruée vers l'or en Californie. Comme d'autres, les Yahis furent exterminés par les maladies et les colons, jusqu'à n'être plus qu'une quinzaine vers 1870. Quelques uns parvinrent à échapper aux massacres et vécurent cachés pendant une quarantaine d'années, en proie constante à la faim et à la peur d'être découverts. En 1908, ils n'étaient plus que quatre quand ils se firent surprendre. La mère d'Ishi, sa sœur et son oncle furent tués en s'enfuyant. Ishi en réchappa en se dissimulant. Il continua de vivre caché encore trois ans. Affamé, sans but, sans plus personne qui parlait sa langue, il finit par se laisser capturer en 1911. Jeté en prison, il en sortit pour collaborer avec les anthropologues et les linguistes de l'université de Californie. C'est d'ailleurs l'anthropologue Alfred Kroeber qui l'affubla du nom d'Ishi parce que son vrai nom, il ne pouvait le dévoiler :

« Je n'en ai pas [de nom] parce qu'il n'y a personne pour me nommer [plus d'autre Yah]. »

Il mourut de la tuberculose en 1916.

Que reste-t-il d'Ishi en dehors de quelques photos¹ et biographies² ? Nous respirons l'air qu'il a respiré, buvons de l'eau qui est passée dans son corps, nous nourrissons de lui transformé par les bactéries, champignons, plantes et animaux, tandis que ses pensées ont nourri la conscience collective et que sa vie a participé à l'accomplissement de son âme, laquelle chemine probablement à travers d'autres existences.

Ishi n'est pas le premier "dernier homme" et ne sera pas le dernier. Comme tant d'autres, les Yahis sont apparus et ont disparu, et avec eux des langues, des cultures, des gènes. Ce n'est pas toujours aussi dramatique même si, reconnaissons-le, *Homo sapiens* prise fort le genre. Il en va des peuples comme des individus, certains acceptent leur propre disparition avec lucidité et équanimité :

« Nous, tribu du Vrai Peuple de l'unité divine, allons quitter la planète Terre. Nous avons décidé de vivre le temps qui nous reste au plus haut niveau spirituel, en célibataires, ce qui est une façon de démontrer notre discipline physique. Nous n'aurons plus d'enfants. Quand le plus jeune membre de la tribu mourra, il sera le dernier représentant de la pure race humaine. Nous sommes des êtres éternels. Dans l'univers, il y a de nombreux endroits où les âmes qui doivent prendre notre suite peuvent acquérir la forme humaine. Nous sommes les descendants directs des premiers êtres vivants. Nous avons subi et réussi l'épreuve de survivance depuis le commencement des temps, en adhérant fermement aux lois et aux

1 Quelques photos à voir sur fr.wikipedia.org/wiki/Ishi

2 Theodora Kroeber, *Ishi, : testament du dernier Indien sauvage de l'Amérique du Nord*, Plon 1968

valeurs originales. C'est la conscience de notre groupe qui maintient la cohésion de la Terre. Mais nous avons reçu la permission de partir. La population du monde a changé et sacrifié une partie de l'âme de la Terre. Nous devons la rejoindre au ciel. Tu as été choisie comme messagère pour raconter aux gens de ton espèce que nous partons. »¹

L'espèce *Homo sapiens* disparaîtra, avec sagesse et sans violence peut-on espérer. Pendant un temps deux mondes humains coexisteront sans être ennemis. L'un encore en embryon se développera invisible dans les interstices de l'autre. Et puis ils se verront face à face, se reconnaîtront pour ce qu'ils sont, et se sépareront. Ils donneront à leurs vies respectives des sens tellement différents qu'ils ne pourront plus se parler parce qu'ils n'auront rien à se dire ; ils ne pourront plus partager parce que plus rien de ce qu'a ou fait l'autre ne les concernera, jusqu'au point de non retour où toute hybridation deviendra impossible. Sans perspective, le monde d'*Homo sapiens* se videra de sa substance vitale jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le dernier humain.

Acceptera-t-il/elle comme Ishi de partager le reste de son existence avec ceux et celles qui ne seront plus perçus comme tout à fait humains ? Ou son orgueil le poussera-t-il/elle à une révolte désespérée ? Ou l'abattement le conduira-t-il/elle à une fin solitaire ?

Combien de temps les traces sur Terre des accomplissements de l'espèce défunte dureront-elles ? Guère je présume. Bientôt ne restera plus d'elle que le meilleur transmis aux nouvelles espèces qu'elle aura enfantées. Accepter cet oubli pour prolonger la vie qui est incessante transformation et création, irrépressible expression de l'esprit qui ce faisant se fait.

¹ Ladite messagère est Marlo Morgan, qui rapporte ces paroles d'une tribu d'aborigènes d'Australie dans *Message des hommes vrais aux hommes mutants*, Albin Michel 1995, p. 218.

2. LE SENS DE L'ÉVOLUTION PAR L'ÉVOLUTION DU SENS

d'Homo sapiens à son successeur

Homo sapiens va disparaître, bonne nouvelle ! Bonne nouvelle parce que c'est probablement la meilleure façon de dépasser certaines de ses limites. À la fois une mutation et un prolongement, une révolution et une évolution, que cette analogie va permettre de saisir :

Au début du 19^e siècle, les musiciens disposaient d'une grande variété d'instruments à vent, chacun ayant ses qualités et ses limites : la flûte traversière repensée par Theobald Boehm, aux doigtés faciles sur toute la gamme chromatique grâce à des clés intelligemment conçues, mais avec un timbre monochrome et des problèmes de dynamique (notes graves impossibles à jouer fort, notes aiguës impossibles à jouer doucement) ; de son côté la clarinette a un timbre un peu plus riche, elle est aussi d'une grande volubilité, surtout après que le système Boehm y a été adapté, et d'une grande étendue couvrant trois octaves et demie, mais elle manque de puissance ; ce dont sont capables les cuivres (comme la trompette et le trombone), qui eux aussi ont leurs défauts, concernant notamment l'intonation et la difficulté d'enchaîner rapidement certains intervalles.

Rêvant d'un instrument qui synthétiserait les qualités respectives de ces instruments sans en avoir les défauts, Adolphe Sax a inventé le ... *saxophone* (brevet déposé en 1846). Ce n'est ni une flûte améliorée, ni une clarinette plus puissante, ni une trompette allongée munie de clés (qui a vraiment existé sous le nom d'ophicléide), c'est un instrument complètement nouveau tout en étant dans leurs prolongements : un clétage qui permet de jouer facilement toutes les notes chromatiques et tous les intervalles, beaucoup d'expressivité sur une étendue d'un peu plus de deux octaves et demie (avec la possibilité d'en atteindre presque quatre en faisant quelques acrobaties), et une énorme flexibilité dynamique. Avec en prime la possibilité de véritablement sculpter le son pour lui donner toute une palette de couleurs. Cela a ouvert aux musiciens de nouveaux espaces de création. Adolphe Sax ne pouvait imaginer ce que Paul Desmond, Charlie Parker, Stan Getz, John Coltrane et tant d'autres feraient de son invention un siècle plus tard. Sans le saxophone, les musiques sublimes qu'ils ont produites n'existeraient pas.

Eh bien c'est de la même façon qu'il convient d'envisager le passage d'*Homo sapiens* à son successeur (sans nom pour l'instant, mais peut-être en aura-t-il un d'ici la fin de cet essai) :

– synthétiser toutes les qualités imaginables et non pas essayer de résoudre tel ou tel problème particulier (pour mémoire, les “problèmes” n'ont de sens que dans le cadre d'une vision du monde particulière, et c'est elle justement qu'il faut dépasser) ;

– de sorte à enrichir ses capacités perceptives (pour prendre un exemple dans l'évolution passée de la vie terrestre, c'est ce que permet une oreille par rapport à un simple cil sensible aux vibrations),

– et enrichir ses capacités d'action (comparer ce qu'a permis le passage de la patte à la main) ;

– donc élargir le terrain de jeux pour exprimer toujours plus sa créativité et se révéler davantage à travers ses créations.

En comprenant bien que la création dont il est question ici n'est pas une activité réservée à quelques individus exceptionnels étiquetés "artistes". C'est une faculté de la conscience, un élan qui fait exister tout-ce-qui-est, et qui s'invente sans cesse de nouveaux territoires pour se révéler et s'accomplir à travers des jeux d'incarnation toujours plus riches. Cela fait de chacun le sculpteur de sa propre vie, en cocréation avec tout-ce-qui-vit.

J'imagine que notre propre évolution passée a suivi ce cours. Par exemple les lointains ancêtres des *homos* ont dû rêver de manipuler avant d'avoir des mains, nos ancêtres plus proches ont dû rêver de parler avant de développer des langages. C'est ainsi qu'à notre tour nous devons rêver notre futur. Mais en disant cela, j'anticipe, car nous avons encore quelques étapes à franchir afin de comprendre comment trouver des directions d'évolution souhaitables et comment les faire advenir.

le moteur de l'évolution

Le néo-darwinisme n'explique pas l'évolution des espèces, seulement l'adaptation. C'est pour moi un fait établi même si peu de biologistes le reconnaissent publiquement. Quel serait alors le moteur de l'évolution ? Voici ma conclusion démontrée dans la première partie de *Kosmogonie* :

– les formes des organismes vivants, tant chez des individus qu'au niveau des espèces, ne sont pas de simples bouts d'espace remplis de matières organiques façonnés par des forces physico-chimiques aveugles ;

– elles doivent avoir un sens pour les entités qui les perçoivent ;

– elles manifestent une intention de la part des entités qui les conçoivent,

– lesdites entités ayant un savoir-faire pour manipuler la matière à un niveau très profond.

Pour prolonger ce dernier point, la manière dont la vie se débrouille pour faire advenir ses intentions dans la matière est développée dans un autre essai intitulé *intention et manifestation*. Sur ce terrain de jeu physique, les règles sont simples :

l'intention fait manifestation

intention = conscience + imagination + croyance

Ce qui se réduit finalement à :

manifestation = conscience + imagination + croyance

L'évolution n'est qu'un cas particulier d'application de cette équation que je préfère qualifier de *fondâme* plutôt que de *fondamentale*. Inutile de s'appesantir sur la différence entre le *fond d'âme* et le *fond du mental*. Je ne m'appesantirai pas davantage à en reprendre la démonstration. Juste préciser tout de même que la volonté n'intervient pas. Ce n'est pas en voulant de force conformer le monde à ses désirs que l'on obtient des résultats utiles. Certes cela produit des changements qui peuvent donner l'impression valorisante que "je" est en contrôle, mais en pratique rien d'important ni de durable ne se fait de cette façon.

Ce que dévoile l'équation fondâme, c'est tout le contraire, à savoir : lorsque dans la conscience, imagination et croyance sont en quelque sorte alignées, les choses se font, comme d'elles-mêmes. Le seul et vrai travail consiste donc à jouer consciemment avec les croyances et les imaginations. Quelques définitions aideront à mieux comprendre ce processus que les taoïstes ont découvert il y a longtemps et dénommé *non-agir*.

La *manifestation*, c'est tout ce qui est donné à percevoir, en insistant ici sur son caractère très général : cela concerne autant l'électron qui se manifeste à un proton par sa charge électrique, que le mouvement de ma main qui saisit la tasse de thé (du *pu erh* en deuxième infusion pour les connaisseurs).

La *conscience* désigne ici simplement la faculté de "prendre conscience de ..." sans connotation morale.

L'*imagination*, c'est la faculté de se représenter consciemment quelque chose qui n'est pas directement perçue par les sens.

Tout ça n'est pas très difficile à saisir. La difficulté principale de cette équation, c'est le paramètre *croyance* parce que je lui donne un sens un peu différent du sens habituel.

Tout d'abord, il convient de ne pas confondre *opinion* et *croyance*. Lorsqu'on dit par exemple qu'on croit en dieu, ou à l'économie libérale, ou aux extraterrestres, ou encore à la platitude la Terre, il s'agit pour moi d'opinions et pas de croyances. La raison en est qu'elles sont bien visibles au point que l'on peut en parler, et même les justifier à coups d'arguments et de contre-arguments que l'on oppose à ceux qui nous opposent leurs arguments contraires... Elles sont aussi fluctuantes : on "croit croire" en ceci ou cela, mais c'est pour bientôt perdre la foi, puis chercher des raisons pour la retrouver, ou justifier son abandon, ou adhérer à autre chose.

Tandis que ce qui caractérise pour moi une vraie croyance, ou mieux une *croyance fondâme*, c'est son invisibilité d'où découle son indubitabilité. Invisible au sens où c'est un allant-de-soi qui ne se discute pas parce que l'on s'identifie complètement à elle. Elle est le cœur de ce que l'on pense être, de son identité, et de ce fait façonne sans qu'on s'en rende compte perceptions, sentiments, actions, bref tout ce que l'on vit.

Pour prendre une image, une opinion serait comme un vêtement : même si l'on aime le porter, il n'est pas soi et l'on peut en changer. Tandis qu'une croyance serait notre propre peau : on ne se demande pas chaque fois qu'on passe sous la douche à qui

appartient cette peau que l'on savonne parce qu'il va de soi que c'est "ma" peau ; et l'on sait bien aussi quand on touche son/sa bien-aimé(e) que c'est "ma" peau qui entre en contact avec "sa" peau.

Considérons à présent cette croyance : "il faut manger pour vivre". Mais ce n'est pas une croyance, dira-t-on, c'est la vérité ! Eh bien c'est justement à ça qu'on reconnaît que c'est une croyance fondâme : cela ne se discute pas. De fait, il est évident que tous les jours l'on doit manger et que cela nous fait vivre, et l'on sait aussi que l'on finirait par mourir si l'on cessait trop longtemps de s'alimenter, ce que confirment plein d'exemples. L'on pourrait se répéter mille fois par jour "je peux vivre sans manger", cela ne changerait rien, et ne permettrait pas de survivre sans plus manger. Pas davantage de constater que certaines personnes parviennent effectivement à vivre sans manger. Impossible de changer sa croyance à ce sujet parce que l'on est si complètement identifié à elle qu'elle est indubitable et inébranlable. Alors si des personnes prétendent vivre sans manger, l'on est immédiatement enclin à penser qu'il doit y avoir quelque tricherie même lorsque les faits semblent avérés. C'est le cas de certains mystiques, qu'on est allé jusqu'à enfermer des semaines pour le vérifier.¹

L'inédie, ainsi qu'on appelle l'abstention totale de nourriture, n'est pas réservée à une élite de mystiques et de yogis. Je connais quelques personnes qui vivent sans manger en restant dans la société, sans pratiques spirituelles particulières. Pour elles, la question de savoir si c'est possible ou non ne se pose pas. Elles sont complètement désidentifiées à la croyance "il faut manger pour vivre" et identifiées à la croyance "je n'ai pas besoin de manger pour vivre". Je précise que ces personnes ne sont pas squelettiques comme certain(e)s anorexiques, ni grabataires ; elles ont même beaucoup d'énergie et mènent une vie normale en-dehors de ça.

On le voit sur cet exemple, jouer en conscience avec les croyances fondâmes est très subtil. Les outils du mental sont insuffisants : y penser, en parler, raisonner, argumenter ne suffisent pas pour changer une croyance telle que "il faut manger pour vivre" en "vivre sans manger".

On le voit aussi à la difficulté de traiter certains troubles psychiques. Mais c'est possible comme le prouvent des psychothérapies réussies, ainsi que des épiphanies, qu'elles soient spontanées (comme ces personnes que je connais qui vivent sans manger), consécutives à un cheminement spirituel (comme les mystiques), voire la conséquence d'accidents ou de maladies (un exemple plus loin).

Quand vient le temps de parler ou de marcher, bébé ne se pose pas la question de savoir s'il va y arriver ou non. Sauf rares exceptions, il sait au fond de lui qu'il peut le faire, et il le fait.²

1 Aimé Michel, *metanoia, phénomènes physiques du mysticisme*, Albin Michel 1986 ; Joachim Boufflet, *encyclopédie des phénomènes extraordinaires de la vie mystique*, tome 2, le jardin des livres 2001.

2 Amélie Nothomb dans *métaphysiques des tubes* (Albin Michel 2000) décrit très bien le processus d'éveil à ces activités dans la toute petite enfance.

Pareillement, si nous voulons prendre part à l'évolution d'*Homo*, il va nous falloir habiller des intentions d'autant de certitudes, d'évidences. Selon le cheminement de chacun, ce sera progressif ou soudain, tranquille ou douloureux (mettant à contribution accidents et maladies). Quoiqu'il en soit un jeu passionnant qui est révélation à nous-mêmes par la découverte et la mise en œuvre de nos potentiels.

Un jeu qui est aussi celui de la liberté sans limites du créateur. De même que nos ancêtres ont rêvé de marcher avant de marcher, ils ont dû rêver de tuer leur frère avant de le tuer, et encore rêver de conquérir le monde avant de s'élancer hors d'Afrique vers tous les continents, éliminant au passage tout ce qui entravait leur entreprise. Prise de conscience d'une responsabilité par les conséquences de cette liberté ? Peut-être le moment est-il venu de nous révéler enfin *sapiens*, sages, juste avant d'incarner son successeur, par exemple en devenant capables de nous projeter dans des éons¹, et comprendre, littéralement saisir-ensemble, tout-ce-qui-vit.

jouer avec les limites

L'on sera d'autant plus maître du jeu de la création que l'on se sera pénétré de la règle du jeu de cet univers :

manifestation = conscience + imagination + croyance

C'est elle qui va nous guider dans la réalisation de nos désirs d'évolution individuelle et collective. En particulier sa compréhension doit nous permettre de tracer la limite entre le possible et l'impossible. On vient de voir que le paramètre le plus délicat est la croyance. Pour se manifester, les projections de notre imagination doivent acquérir un tel degré de certitude et d'évidence qu'elles paraissent en quelque sorte déjà réalisées.

Supposons par exemple que vous souffriez d'une migraine. Vous avez beaucoup lu et savez que l'effet placebo est d'une grande efficacité. Il fonctionne parce que vous croyez que la pilule que vous avalez est un "vrai" médicament. Que pensez-vous qu'il adviendra si vous êtes prévenu qu'il ne s'agit que d'un peu de sucre ? Cela marchera quand même si vous avez la croyance fondâme que toute guérison est une autoguérison. Cela marchera probablement moins bien si vous croyez qu'une guérison ne peut advenir que par une intervention extérieure.

Revenons à l'évolution et observons ceci :

– L'imagination est active chez tous les êtres vivants : cf. par exemple le nombre invraisemblable de dispositifs inventés et réinventés pour voler (voir *Kosmogonie* p. 68). Elle l'est sans doute encore plus chez l'homme, où elle prend fréquemment des directions très fantaisistes. C'est ainsi que nos sociétés entretiennent des peurs

¹ J'aime bien ce à quoi renvoie le mot *éon* : du grec *aiôn*, éternité, il désignait chez les néoplatoniciens et les gnostiques l'ensemble de puissances éternelles émanées de l'être et rendant possible son action sur les choses ; d'autre part un éon est la plus grande division des temps géologiques, elle-même divisée en ères. (d'après le Larousse).

largement découplées de la réalité des menaces, ou inventent des cosmogonies et des eschatologies si invraisemblables que l'humanité se perd au lieu de se trouver. Par conséquent il faut certes de l'imagination pour rêver le successeur d'*Homo sapiens*, mais en tempérant les excès de fantaisie, sachant qu'une fois incarnée l'espèce sera là pour des milliers d'années.

– D'autant qu'en comparaison des autres espèces, nous ne sommes pas assez maîtres de ce jeu de la création pour transformer aussi facilement nos imaginations en manifestations. Pourquoi ? La première raison qui me vient est l'envahissement de notre conscience par des bavardages intérieurs futiles qui nous coupent de nous-mêmes et des autres. Sans compter toutes les pensées contradictoires que nous entretenons : nous pensons bleu un jour, jaune le lendemain, et sommes étonnés que l'univers nous mette face à du vert le jour suivant.

– L'évolution d'une espèce est un jeu qui se joue à plusieurs : un partage de rêves et de convictions pour faire une cocréation. C'est une tout autre dimension qu'un "je" tout seul qui joue avec, par exemple, l'effet placebo.

Ce sont là quelques limites dont il faut avoir conscience. Précision : sans se prendre trop la tête avec ! Je les détaille parce cela m'intéresse d'explorer les divers aspects de la question, mais je sais qu'au moment de passer à l'action, tout cela apparaîtra à chacun comme évident.

Quoiqu'il en soit, prise de tête ou pas, des essais évolutifs ont lieu sans cesse, visibles ou non, intéressants ou pas, majeurs ou mineurs, conservés ou non.

Soit les mutations sont trop minimales pour signifier le début d'une nouvelle espèce, mais suffisamment utiles tout de même pour se transmettre. Par exemple la capacité pour les adultes à digérer le lactose résulte d'une mutation qui serait apparue il y a près de 10 000 ans ; elle touche aujourd'hui environ un tiers de la population mondiale, et près de 90% par endroits comme en Europe du nord.

Soit les mutations sont importantes mais pas suffisamment viables ou intéressantes pour s'installer dans l'espèce. Peut-être que les capacités extraordinaires dont font montre certains autistes sont de cette nature : hypermnésie, calculateurs prodiges, talents artistiques hors normes, etc. À moins qu'un jour peut-être, lorsque ces talents seront stabilisés au point de s'exprimer sans que d'importantes déficiences les accompagnent, elles finissent par se généraliser. Ou pas si le collectif préfère explorer d'autres facettes de l'incarnation.

Remarquons encore que des traits bénéfiques dans certaines circonstances peuvent apparaître comme des maladies dans d'autres circonstances. Par exemple l'obésité est aujourd'hui une maladie parce que le mode de vie des pays occidentaux propose en permanence et en abondance une nourriture grasse et sucrée. Mais en d'autres temps, cette capacité à faire des réserves à la bonne saison garantissait la survie quand venait la disette. Ceci dit pour suggérer qu'une nouvelle espèce ne sera probablement pas bien adaptée au monde dans lequel elle apparaîtra. Mais elle le sera aux circonstances nouvelles qu'elle cocréera par sa présence.

INTERLUDE : COMMENT “ÇA” SE FAIT

comment Vincent a guéri

J’ai rencontré Vincent Castello au milieu des années 90, père de mon amie Martine avec qui j’étais en train d’écrire *Nos pensées créent le monde*. Il allait si mal qu’une des premières choses qu’il m’ait dite est qu’il voulait mourir. Découragement compréhensible, il venait de perdre sa femme dans des circonstances pénibles. Découragement heureusement passager, car Vincent est résilient, et même un survivant.

Quelques années auparavant, à 68 ans, il se plaint un jour de douleurs au ventre. Il passe des tests, et le voilà sur la table d’opérations. On lui dit que ce n’est pas grave, juste quelques polypes qui ont été enlevés. Mais les autres membres de la famille sont convoqués pour leur annoncer qu’en fait les chirurgiens, après lui avoir ouvert le ventre, n’ont touché à rien parce qu’ils ont découvert un cancer généralisé du colon inopérable. Vincent, croyant pour sa part l’affaire réglée, rentre chez lui après l’opération l’esprit tranquille. Trois mois plus tard, il passe une coloscopie de suivi : plus rien, aucune trace du cancer ! Complètement guéri, spontanément, sans véritable opération, sans médication, sans genuflexions, sans rites, sans prières, sans méditation, sans visualisation ni autres grisgris. Étant précisé que le diagnostic n’a jamais été mis en doute.

L’histoire a une suite non moins étonnante. Six mois plus tard, les anticoagulants qu’il est obligé de prendre déclenchent une hémorragie cérébrale. Transporté dans le coma à l’hôpital Bichat, on annonce à la famille qu’il serait préférable qu’il ne se réveille pas car il risquerait d’être réduit à l’état de légume. Son état empirant encore, il reçoit l’extrême onction. Sur le point de mourir, l’hôpital appelle Martine d’urgence. Arrivée à son chevet, elle dit la première chose qui lui passe par la tête : « Comment ça va papa ? » Il ouvre un œil et répond : « Ça va ma fille. » Trois jours après il rentre chez lui en pleine forme. Il vivra sans séquelles presque centenaire. ¹

comment j’ai réussi mon coup

J’ai fait beaucoup de tennis et de tir à l’arc ². Je ne me suis jamais considéré comme très bon dans ces sports mais il m’est arrivé de réussir des coups exceptionnels, inexplicables en termes de calculs de trajectoire et de maîtrise du geste.

Je me souviens en particulier d’une séance de tir à l’arc qui avait pour but de tester des flèches de différentes forces. Plus précisément on parle de *spine* en archerie, qui est une mesure de la rigidité/flexibilité de la flèche, ce qui a une influence notable sur son

¹ communication personnelle

² Voir sur mon site l’article *l’archerie traditionnelle asiatique*.

comportement. Me voici donc planté à 120 mètres de la cible avec trois flèches différentes prêtes à être encochées à la corde de mon arc simple dépourvu de dispositif de visée et de repose-flèche (c'est le pouce gauche qui sert de support). Pas idéal donc pour du tir de précision. Pour compliquer encore les choses, il y a du vent ce jour-là. Que croyez-vous qu'il arrivât ? Eh bien les trois flèches se sont plantées côte à côte dans un cercle d'à peine la taille d'un CD. Impossible de réussir trois coups pareils en cherchant à estimer la meilleure trajectoire puisque d'une part je ne connaissais pas le comportement de ces flèches vu qu'il s'agissait justement de les tester, et d'autre part le vent était imprévisible sur un tel parcours de 120 mètres durant plusieurs secondes.

À noter que cela s'accompagnait d'un état intérieur assez inhabituel. Étant donné que tout calcul de trajectoire était impossible, je me suis contenté de décocher les coups sans me préoccuper de précision ni de perfection du geste. Et le plus bizarre était l'impression que, pendant leur vol, les flèches semblaient irrésistiblement attirées par leur point d'arrivée, quoiqu'il se passe au départ et en cours de route.

comment ce livre s'est écrit

J'ai toujours pensé que je n'étais pas de ce monde ! À tel point qu'adolescent, je ne comptais pas dépasser vingt ans, à vingt ans j'étais sûr que je n'irai pas au-delà de quarante ans, à quarante que je ne dépasserais pas soixante, et me voici arrivé à soixante cinq ans ! L'habitude peut-être. Quoiqu'il en soit, je garde la nostalgie d'un autre monde, appartenant autant au passé qu'au futur. Alors j'ai cherché à comprendre et à imaginer.

Dans les années 80, je me suis plongé dans l'étude des civilisations. J'en ai fait un livre qui n'a trouvé son chemin chez un éditeur qu'en 2003 sous le titre *Les grandes civilisations, Occident, Islam, Chine, Inde, un parallèle*¹. Après avoir imaginé un renouveau de la civilisation occidentale à bout de souffle, j'ai voulu aller encore plus loin. Des expériences extraordinaires (j'en relate quelques unes dans un autre interlude) ont propulsé ma réflexion dans une direction différente. J'ai commencé à penser que l'espèce elle-même pouvait changer. Il en est résulté un autre livre en 2001 : *vers l'Homme de demain*². Les bases étaient posées mais je n'étais pas encore complètement satisfait. J'ai bien fait quelques tentatives ces vingt dernières années pour aller plus loin, sans succès. Alors j'ai laissé tomber et suis passé à d'autres sujets.

Ma réflexion a été relancé à l'été 2021 lorsque j'ai lu *Planète vide : le choc de la décroissance démographique mondiale* de Darrell Bricker et John Ibbitson³. J'ai jeté quelques idées sur le papier, que j'ai dans la foulée exposées lors d'une interview vidéo réalisée par Jean-Yves Bilien⁴. Et puis l'élan est retombé. J'ai bien noté quelques

1 désormais disponible en téléchargement sur mon site www.co-creation.net

2 également téléchargeable sur mon site

3 Éditions Les Arènes 2020.

4 www.jeanyvesbilien.com

réflexions qui me venaient deci delà. Elles ont toutes fini à la poubelle. Que faire ? Rien ! Si quand même : de la musique, de la lecture (dont l'intégrale Arsène Lupin), un peu de coupe de bois...

Jusqu'à ce jour de février 2022 où je me réveille la tête en ébullition avec l'impulsion de jeter sur le papier tout ce qui s'agite dedans. Au bout d'une semaine, un livre s'est matérialisé de mon écriture serrée et abrégée. Si dense qu'il m'a fallu trois semaines dans le même état de tension créative pour le transférer dans l'ordinateur, en l'enrichissant et le réécrivant ce faisant. Point final donné le 22 mars. Corinne¹ l'a lu dans la foulée. Quelques corrections et suggestions m'ont demandé encore deux semaines de travail, à un rythme moins effréné heureusement. Et voilà, c'est écrit, et ça laisse mon corps chamboulé par ces semaines de tension. Heureusement c'est le printemps, la bonne saison pour me requinquer.

1 www.terracolorosa.com

3. LE SENS DE L'ÉVOLUTION HUMAINE

L'idée d'une transformation intentionnelle de l'homme n'est pas nouvelle. Peut-être n'est-il pas besoin de tout réinventer et qu'une voie d'évolution intéressante se trouve déjà chez des précurseurs ? Un petit panorama qui ne prétend pas à l'exhaustivité, juste pour stimuler l'imagination et éviter peut-être quelques erreurs. À noter qu'il n'est pas question de parler de la fabrique des "hommes nouveaux" dans les régimes totalitaires, que ce soit à la sauce communiste soviétique, sauce mao ou encore nazi, de dangereuses tentatives vouées à l'échec dès la conception.

le trans-humain

La pensée techno-scientifique a fait émerger l'idée d'un trans-humain en visant des buts très terre à terre : vaincre des maladies et prolonger la vie jusqu'à espérer supprimer la mort à grands coups de génie génétique, de prothèses mécano-informatiques, et de cerveaux artificiels. Bien que cela ne m'attire guère, je me sens obligé d'évoquer ce mouvement transhumaniste parce que je sors moi-même du moule qui lui a donné naissance (*Polytechnique*, rien que le nom est tout un programme...), que de nombreux aspects de notre cybermonde actuel sont sous son influence, et qu'il façonne des orientations futures (comme le *metavers*). Mais franchement, ce sont des rêves bien étriqués, nés de cadres de pensées étriqués (ceux-là mêmes qui nous ont conduits là où nous en sommes faut-il le rappeler). Je crains hélas que, par incompréhension, leurs recherches aboutissent à l'effet contraire, suscitant l'apparition de nouvelles maladies et raccourcissant l'existence, bref ajoutant au désordre et au mal-être. Les raisons en sont simples et profondes :

– le matérialisme est complètement faux et même carrément irrationnel : la physique moderne est passée par là pour en quelque sorte dématérialiser la matière ; hélas beaucoup préfèrent ne rien savoir de ces conséquences métaphysiques pour se contenter des applications pratiques (semi-conducteurs, IRM, etc.)¹ ;

– les êtres vivants ne sont pas le résultat de l'agitation au hasard d'une matière inanimée, et la conscience n'est pas un épiphénomène émergeant de la complexité cérébrale².

De là chez les transhumanistes une grande incompréhension de la vie, et donc en particulier de la maladie et des interactions subtiles entre les êtres vivants. Bref, la cause est entendue, le transhumanisme n'a pas d'avenir, passons à autre chose.

1 Cf. mon ouvrage *Physique quantique, l'esprit de la matière*, JMG éditions 2014.

2 Cf. mon ouvrage *Kosmogonie, la conscience créatrice*, JMG éditions 2017.

la transe humaine

L'idée d'une transformation de l'homme est au cœur de différentes traditions spirituelles : du *corps glorieux* dans le christianisme aux *immortels* taoïstes en passant par l'éveil de la *kundalini* dans la tradition hindoue. Parfois la transformation physique est l'objet même de la recherche : alchimie taoïste, tantrisme, divers yogas, etc. ; sinon elle est une conséquence plutôt inattendue de la visée d'un autre but tel s'unir à Dieu dans les monothéismes ou se dissoudre dans le grand Néant/Tout dans le bouddhisme. Beaucoup de chercheurs et peu d'élus, suffisamment quand même pour disposer d'un catalogue de ces transformations physiques. Qu'ils aient rencontré Dieu ou plongé dans le Néant, les mystiques eux-mêmes n'en sont pas toujours sûrs. Il est certain en revanche que leur quête produit chez quelques uns de profondes transformations. Je passe les détails, une littérature pas très fournie mais de qualité en atteste ¹.

C'est certes spectaculaire et diablement intéressant, mais ça ne s'inscrit pas tout à fait dans une démarche visant à faire passer une espèce *Homo* pas vraiment *sapiens* à une autre qui le serait enfin un peu. D'abord ce sont des cheminements individuels et pas collectifs, même s'ils s'inscrivent dans des traditions et même si un but fréquent est la dissolution de l'ego. Et puis ils et elles ne font pas d'enfants, donc pas d'impact direct sur l'espèce. Cela n'interdit pas des effets à grande échelle par des voies subtiles, mais ceux-ci doivent être vraiment très subtils à voir le cours des événements terrestres depuis aussi longtemps que les mystiques œuvrent à changer de peau.

Et puis les transformations induites les conduisent presque toujours à se déconnecter de la vie. Que cela concerne le corps, souvent considéré comme un simple emballage à jeter une fois qu'il a servi, d'où un total désintéret de ce qui lui arrive, y compris lorsqu'il est la proie de maladies graves. Ou que cela concerne l'esprit. Je constate en effet un énorme trou dans les expériences spirituelles des mystiques : jamais à ma connaissance il n'est question des plantes, des animaux, et encore moins des microbes. Ce sont pourtant leurs esprits que les chamanes rencontrent régulièrement dans leurs transes. Où sont passés tous ces êtres vivants qui participent à la richesse et à la beauté du monde, et même tout simplement à son existence ?

Qu'on ne se méprenne pas, je trouve ces accomplissements formidables, témoignant une nouvelle fois de quelques grandes qualités qui caractérisent notre espèce telles que la curiosité et le courage. Mais je n'arrive pas à considérer ces expériences comme anticipant une prochaine espèce *Homo*. J'ai rencontré quelques uns de ces êtres extraordinaires qui, pourrait-on dire, témoignent d'une autre humanité. Est-ce une tentative d'évolution avortée ? Ou un aperçu d'une humanité d'un futur très très très lointain dans une galaxie très très très lointaine ? À moins que ce ne soit une résurgence d'une humanité d'un passé presque oublié, lorsque nos âmes commençaient tout juste leur cycle d'incarnation sur Terre ? Je laisse cette formulation

¹ Cf. *l'encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique* déjà cité, ainsi que, pour prendre l'exemple d'une autre tradition, *Kundalini* de Gopi Krishna, j'ai lu 2002.

dans le vague et la question en suspens pour conclure sur cette remarque : « une spiritualité anthropocentrée est erronée ».

la noosphère

La *noosphère* est une notion élaborée au début du 20^e siècle par Vladimir Vernadsky et Pierre Teilhard de Chardin. Le mot a été construit par analogie avec *biosphère* et signifie littéralement la sphère de l'esprit (*noûs* en grec pour *esprit* et *sphaira* pour *sphère*). Pour ces chercheurs, il désigne la troisième phase de développement de la Terre : de même que l'émergence de la vie a transformé la géosphère (matière inanimée) en biosphère (sphère de la vie biologique), l'émergence de la cognition humaine a transformé la biosphère en noosphère.

« C'est vraiment une nappe nouvelle, la nappe pensante, qui, après avoir germé au Tertiaire finissant, s'étale depuis lors par-dessus le monde des Plantes et des Animaux : hors et au-dessus de la Biosphère, une Noosphère. »¹

L'idée est intéressante puisqu'il s'agit de concevoir d'emblée l'évolution humaine dans sa dimension collective et en lien avec la planète.

Hélas, comme souvent, les bonnes idées sont facilement détournées. Il y a un gouffre entre l'idée initiale de Teilhard de Chardin et ce que les matérialistes en font.

Chez Teilhard de Chardin, la noosphère s'intègre dans son concept spirituel de *point omega*, ultime développement de la conscience de l'univers.

Les matérialistes, en particulier dans son récent avatar transhumaniste, se satisfont du *web*, et de ses développements tels que le *cloud* et le futur *metavers*, comme manifestation de la noosphère. Il s'agirait d'une sorte d'intelligence collective de l'humanité comprenant à la fois les activités cérébrales et les traitements informatiques. Joël de Rosnay évoquait déjà cela dans les années 90 :

« J'ai eu envie de raconter l'origine d'une nouvelle forme de vie sur la Terre : celle d'un macro-organisme planétaire constitué par l'ensemble des hommes et des machines, organismes, réseaux, nations. Un macro-organisme encore embryonnaire, tentant de vivre en symbiose avec l'écosystème planétaire. »²

Quant à moi, j'entends le concept d'une toute autre manière : la noosphère appartient déjà au passé de l'humanité et pas à l'avenir. On la retrouve dans ce que Yuval Harari appelle la révolution cognitive qui a permis à l'humanité de bâtir des nations, des empires, des religions, l'agriculture, le commerce, la finance, la science, etc.³ Cette révolution cognitive consiste selon lui en :

1 Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Seuil 1955 p. 179.

2 Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique*, Seuil 1995.

3 Yuval Noah Harari, *Sapiens une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel 2015.

- la faculté de transmettre de grandes quantités d'informations sur le monde entourant l'homme,
- la faculté de transmettre de grandes quantités d'informations sur les relations sociales entre humains,
- la faculté de transmettre de grandes quantités d'informations sur des choses qui n'existent pas vraiment, telles que les esprits tribaux, les nations, les sociétés anonymes à responsabilité limitée, les droits de l'homme, etc.

Je suis d'accord pour dire que l'emploi de ces facultés a permis à l'espèce de façonner le monde. Mais qu'est-elle supposée en faire maintenant ?

« À l'heure où j'écris ces lignes, le remplacement de la sélection naturelle par un dessein intelligent pourrait se produire de trois façons : par le génie biologique, le génie cyborg (les cyborgs sont des êtres qui mêlent parties organiques et non organiques) ou le génie de la vie inorganique. »

On retombe dans les délires transhumanistes qui sont faux, dangereux et inintéressants.

Une autre façon de voir l'existence de la noosphère du côté du passé est de se tourner vers les peuples premiers. On constate qu'ils ont réalisé localement de véritables noosphères par des moyens spirituels plutôt que matériels. Que ce soit directement par télépathie ou en état de conscience modifié par des psychotropes, ils parviennent à vivre en symbiose avec la biosphère .¹

Que cela reste local malgré les moyens employés m'a toujours étonné. D'une part la bienveillance à l'égard des plantes et des animaux ne s'étend pas toujours aux tribus proches, les guerres fratricides semblant être la norme depuis longtemps. D'autre part leur monde semble limité à quelques jours de marche du village², comme si leur imagination ne parvenait pas à se projeter plus loin alors qu'elle est capable de plonger en profondeur dans l'esprit des plantes et des animaux, et que *Homo sapiens* et avant lui *Homo erectus* ont essaimé sur la planète entière.

Remarquons aussi que tout ça ne résout pas certaines contradictions inhérentes à *Homo sapiens*. Par rapport aux autres espèces, la nôtre se distingue par ses surcapacités d'introspection, de métacognition (capacité de penser sur ses propres processus de pensée), d'imagination, entre autres. Le hic est que ces capacités sont mal employées parce que la plupart des individus sont mal construits. Pour preuve l'immense besoin de nous "guérir" de toutes sortes de pensées obsessionnelles et de leurs conséquences physiques et comportementales qui se transmettent de générations en générations. Les causes en sont variées : culture, circonstances (en particulier les parents), mais aussi biologiques comme on l'a vu au premier chapitre avec la peur. Conséquence :

1 Quelques lectures : Marlo Morgan, *message des hommes vrais aux hommes mutants*, Albin Michel 1995 ; Jeremy Narby, *le serpent cosmique*, Georg 1995.

2 On le voit bien dans le film *les dieux sont tombés sur la tête* lorsque le héros se rend au bord d'une falaise, qui est pour lui le bout du monde, pour jeter une bouteille que dieu lui aurait envoyée.

l'émergence d'un collectif conciliant harmonieusement liberté, fraternité et créativité ne semble pas possible dans les circonstances actuelles. Quant à l'idée de réduire nos ambitions pour créer un corps social homogène à l'instar des fourmis, elle ne fonctionne pas davantage, comme le prouvent les échecs répétés des totalitarismes qui ont voulu de force bâtir leur homme nouveau. Même construit de travers, l'individu reste une facette essentielle de notre humanité. Je me répète peut-être mais tout cela me conforte dans l'idée qu'il y a quelque chose de profond à revoir chez *Homo sapiens*. Et la noosphère n'est finalement que le constat que l'humain sait penser et s'en sert pour agir : pas de quoi inspirer le futur.

à mon sens

Après ces détours qui se révèlent moins inspirants que je ne l'espérais, essayons de remettre les choses dans le bon sens. Cela fait longtemps que je réfléchis à ces questions, aussi vais-je m'appuyer sur mes travaux antérieurs (en particulier *Kosmogonie*) d'où il résulte notamment :

- d'une part que la conscience est première,
- d'autre part que l'univers physique en général et les êtres vivants en particulier sont des manifestations de la conscience,
- et qu'une trajectoire apparaît vers toujours plus d'expression de la conscience, au sens de perceptions plus riches et d'actions plus complexes, corrélativement à des significations toujours plus riches et complexes.

Cette trajectoire se lit très concrètement dans l'évolution des organismes vivants terrestres :

Chez les procaryotes (organismes unicellulaires sans noyau), les fonctions physiologiques essentielles telles que la respiration, la digestion, l'excrétion, sont remplies par la membrane. Elle est aussi l'équivalent du cerveau qui perçoit et agit via des *Protéines Membranaires Intrinsèques* (PMI).¹

Le passage des procaryotes aux eucaryotes (littéralement "à noyau") correspond à l'internalisation des principales fonctions physiologiques, désormais dédiées à des organites. Du coup, libérée de ces fonctions, la membrane accueille davantage de PMI pour devenir un "cerveau" plus complexe. Osons l'expression : des perceptions plus riches et des possibilités d'actions augmentées.

Pour accueillir tous ces organites, la membrane de la cellule grandit, jusqu'à un maximum au-delà duquel elle ne peut aller au risque d'éclater. L'évolution vers davantage de complexité se poursuit tout de même en enclenchant un autre processus : les cellules se regroupent pour former des organismes multicellulaires. Les mêmes tâches qui sont effectuées au niveau de la membrane chez les procaryotes, par des organites chez les eucaryotes, sont ici effectuées par des organes formés de cellules

1 J'emprunte ces idées à Bruce Lipton dans *Biologie des croyances*, Ariane Éditions 2006.

spécialisées. Par exemple les poumons font à l'échelle d'un animal ce que les mitochondries font à l'échelle d'une cellule.

Et ainsi de suite jusqu'à ce que : *ecce homo*, voici l'homme !

Mais aussi : voici les néandertaliens, les chimpanzés, les bonobos, les abeilles, les dauphins, les blobs, etc. Précision indispensable pour que ce schéma très linéaire pour faciliter la présentation ne conduise pas à l'idée erronée d'un *Homo sapiens* aboutissement de l'évolution. Tous les organismes vivants explorent à leur manière diverses facettes de l'expérience de l'incarnation. Les bactéries sont toujours présentes à côté des organismes plus complexes, qui ne sont d'ailleurs physiquement que des assemblages de bactéries. L'homme n'est qu'une espèce parmi cette multitude qui permet à la conscience d'explorer plus en profondeur certains territoires, par exemple :

- en étant capable de s'observer en train de penser,
- en se promenant en imagination de l'échelle minuscule des quarks à l'échelle gigantesque de l'univers,
- en jouant avec le temps entre souvenirs et projections de l'imagination...

La révolution cognitive que *sapiens* apporte à la planète a, me semble-t-il, deux moteurs principaux : le langage et l'immaturation du bébé humain, tous deux permis par un cerveau très complexe et très plastique. On n'insiste pas assez sur ce fait que le petit *sapiens* naît prématuré, pas fini. Sa maturation, qui se poursuit en-dehors de l'utérus, devient une affaire sociale. Cela ouvre de fantastiques perspectives : il parlera chinois ou espagnol, il jouera de la guitare ou au ballon, il sera physicien ou cuisinier... En même temps, cette immaturité est source d'ennuis. Il suffit de constater la toxicité de nombreuses relations parents-enfants. Remarquons en passant que l'on n'apprend pas à être parents alors qu'on nous inculque plein de choses inutiles et que c'est un rôle d'une très grande importance, sans commune mesure avec les autres animaux qui produisent des bébés quasi finis. Passons, car il y a une autre source plus profonde de difficultés.

Considérons de nouveau la poussée évolutive de la vie terrestre. On constate que chaque saut s'appuie sur le précédent : les eucaryotes sont des symbioses de procaryotes, les multicellulaires sont des assemblages d'unicellulaires, et les sociétés sont des regroupements d'organismes multicellulaires.

Remarquons aussi l'unité du vivant du simple fait qu'ils se mangent tous les uns les autres, qu'ils utilisent les mêmes acides aminés pour construire des protéines semblables (comme la *rhodopsine*, protéine photosensible qui permet la vision depuis des bactéries jusqu'au animaux).

Plus important et trop négligé, le fait que leurs esprits peuvent communiquer entre eux (cf. dans *Kosmogonie* les exemples de l'orchidée marteau ou de la guêpe émeraude) et même avec l'homme dans des circonstances appropriées (comme les transes chamaniques mais pas que ¹).

1 Eileen Caddy, *Les jardins de Findhorn*, Éditions Le Souffle d'Or.

J'en tire la conclusion que ces capacités d'*Homo sapiens* qui nous semblent si uniques existent probablement déjà chez les autres espèces : une forme de langage et la pensée abstraite, la conscience réflexive et la reconnaissance de soi, les outils (inventés par les cellules en impression 3D bien avant que nous inventions les mots : cf. les coquilles, les dents, les os, les carapaces...). Précision : sans doute pas avec la même richesse et complexité (comparer ce que permet un œil complet par rapport à une seule bactérie photosensible).

Tout ceci pour dire que nos corps et nos esprits héritent de toutes ces innombrables couches, et que, comme je l'ai déjà suggéré, la culture n'est qu'un vernis, certes efficaces pour certaines entreprises, mais prompt à s'écailler si les circonstances déclenchent d'anciens réflexes. Par conséquent, si nous voulons imaginer un successeur à *Homo sapiens* qui soit crédible (au sens du paramètre *croissance* de l'équation fondâme), il va falloir nous appuyer sur l'existant et non pas partir dans des fantaisies pour l'heure inaccessibles telles une espèce qui ne vivrait que de lumière ou une autre qui léviterait. Alors quoi ?

INTERLUDE : PLUS QU'HUMAIN

Essayez de vous représenter un pianiste américain du 19^e siècle jouant en concert des sonates de Beethoven, des fugues de Bach, des valse de Chopin, des réductions pour piano de grands airs d'opéra de Verdi, Donizetti, Rossini, ainsi que des chansons populaires ¹. Vous ne l'imaginez sûrement pas sous les traits d'un esclave noir aveugle et déficient mental. Pourtant tel était Thomas Bethune, dit Blind Tom, Tom l'aveugle : esclave, noir, aveugle, déficient mental, et l'un des plus grands concertistes américain de son temps ². Rien ne semblait le prédestiner à cette carrière. D'ailleurs il ne semblait pas destiné à grand chose étant donné son état.

Il est né en 1849, fils d'une esclave vendue en 1850 au général James Bethune. Étant aveugle, il est jugé sans valeur et donc donné en prime à l'acheteur. Incapable d'apprendre quoi que ce soit sinon pour reproduire vocalement tout ce qu'il entend (les mots sont pour lui de simples sons sans significations), il attire la sympathie et est admis dans la maison du maître où ses filles apprennent le piano. Il éprouve une attirance irrésistible pour l'instrument. Dès qu'on l'assied devant, il se met à en jouer merveilleusement.

Il existe plusieurs versions quant à la façon dont son don pour la musique fut découvert. Peu importe, ce qui est sûr c'est que : son talent éclot très tôt, vers 4 ans, que personne ne lui a appris à jouer du piano, qu'il n'a pas besoin de s'exercer, de répéter, qu'il est capable de rejouer instantanément, note pour note, tout air qu'il entend une fois. Ce talent est très vite reconnu. Un professeur de musique d'une ville voisine aurait dit après l'avoir entendu et qu'on lui eut demandé de lui donner des leçons :

« Non, monsieur, je ne peux rien lui apprendre ; il en sait plus sur la musique que nous savons, ou pouvons apprendre ; tout ce que nous pouvons apprendre c'est ce qu'un grand génie peut réduire en règles et mettre sous forme tangible ; il en sait plus que cela ; je ne sais même pas ce que c'est, mais je vois et sens que c'est quelque chose qui dépasse mon entendement ; tout ce qu'on peut faire pour lui, c'est de lui faire entendre un beau jeu ; tout seul, il finirait par se débrouiller au bout d'un moment, mais il gagnera du temps en entendant de la belle musique. » ³

C'est ainsi que le général Bethune engage des musiciens professionnels pour jouer devant lui des pièces du répertoire afin qu'il les mémorise et les rejoue. Au fil des ans il se constitue un répertoire estimé à 7000 pièces, dont des morceaux de bravoure de Bach, Beethoven, Mendelssohn, Chopin, Verdi, Rossini, etc. Il a une telle oreille et une telle mémoire qu'il peut répéter mot pour mot un discours d'un quart d'heure auquel il

1 Programme complet à voir sur www.twainquotes.com/brochure.html

2 D'après Darold Treffert, *Islands of GENIUS, The Bountiful Mind of the Autistic, Acquired, and Sudden Savant*, chapitre 6, Jessica Kingsley Publishers 2010.

3 dans www.twainquotes.com/brochure.html

ne comprend rien. Il peut même chanter des airs en français ou en allemand, qu'il comprend encore moins, après une seule écoute, reproduisant le texte, la mélodie et l'expression.

En 1850, Tom a 8 ans et commence à donner des concerts. Sa première année de tournée aurait rapporter 100 000 dollars à son propriétaire-imprésario. Sa notoriété est telle qu'à 11 ans il est invité à jouer à la Maison Blanche. Des musiciens professionnels en profitent pour le tester : ils jouent devant lui deux nouvelles compositions, l'une de 13 pages, l'autre de 20, que Tom rejoue sans effort et sans erreur.

Les tournées continuent et deviennent internationales. Ses concerts sont de véritables spectacles. Il lance des défis au public de jouer n'importe quel air qu'il rejoue, enrichit, et sur lequel il improvise. Il a une telle maîtrise de ses doigts qu'il va jusqu'à jouer dos tourné au clavier, mains derrière lui. Tout au long de sa carrière il aurait rapporté 750 000 dollars à son propriétaire. Elle s'interrompt en 1883 après les décès successifs de James Bethune puis de son fils John qui a pris sa suite. Lui-même meurt en 1908. À cette occasion l'éditeur d'un journal rédige cet éloge :

« Qu'était-il ? Quand et d'où venait-il ? Qu'il y ait eu là une âme, c'est certain, emprisonnée, enchaînée dans cette petite poitrine noire, enfin libérée. »¹

Sa carrière internationale, les nombreux musiciens qui l'ont entendu voire qui l'ont défié, les diverses célébrités rencontrées (Mark Twain l'appelait un archange), les innombrables chroniques rédigées, tout cela ne laisse aucun doute sur la réalité de ses exploits. Alors d'où lui venait ce génie ? Une exception parmi les humains ? Peut-être, ou peut-être pas : son talent ne se serait pas révélé si Tom n'avait été en présence d'un piano. Combien de personnes trop vite qualifiées de déficientes ou d'inadaptées sont aussi géniales mais leurs talents ne se révèlent pas parce qu'elles ne rencontrent jamais les circonstances appropriées ? Quoiqu'il en soit une seule existence comme celle-ci suffit à témoigner d'une réalité vivante au-delà des limites que l'humanité s'impose à elle-même.

Une de ces limites est la croyance que toute action complexe nécessite un long apprentissage. Thomas Bethune prouve le contraire. Il semblerait que dès l'instant où une certaine capacité existe chez quelqu'un, qu'il ait en quelque sorte créé le "programme" pour employer une analogie contemporaine, alors n'importe qui doit pouvoir l'acquérir. J'y reviendrai.

Cet exemple conduit d'autre part à se démarquer de certaines traditions spirituelles, indienne notamment, qui considèrent que l'humain naît avec de vastes potentiels qu'il doit se contenter d'actualiser. Cela passe par le nettoyage individuel des scories accumulées dans la vie de chacun par les vicissitudes de son existence, celles de ses ancêtres, et de la société dans son ensemble, un long travail que les maîtres appellent "purification". C'est probablement vrai mais seulement en partie. On se doute bien

1 Henry Watterson cité dans l'ouvrage de Treffert, traduction personnelle.

qu'*Homo sapiens* n'est pas apparu il y a 300 000 ans avec la capacité innée de faire de la musique en tapant avec dix doigts sur des touches blanches et noires ! Avec une grande sensibilité auditive, c'est probable, ainsi qu'avec d'énormes capacités d'imitation et de mémorisation. Mais cela n'explique pas ce que réalise Thomas Bethune sur son piano : il n'imité pas d'autres musiciens puisqu'il ne voit pas leurs gestes ; il entend des sons complexes qu'il décode comme des notes superposées et successives, et ses doigts savent agir sur le clavier du piano pour les reproduire et faire sonner la musique. C'est donc qu'au cours de l'aventure humaine, des capacités nouvelles sont apparues. Et cela suggère en conséquence que l'humain du futur ne sera pas juste une version améliorée de l'humain d'aujourd'hui mais qu'il sera autre. Jusqu'à quel point ?

4. VERS L'HUMANITÉ DE DEMAIN

la piste du cerveau

Problème :

- trouver une ou des pistes d'évolution sensées,
- qui puissent se matérialiser dans un corps humain de telle sorte que ces transformations physiques deviennent en retour des outils pour manifester de nouvelles créations, et à travers elles se révéler et s'accomplir, individuellement et collectivement,
- transformations ne nécessitant pas de trop grands chambardements pour franchir la barrière de la croyance "c'est impossible".

Considérant les forces et les faiblesses d'*Homo sapiens*, je vois dans l'évolution du cerveau la principale piste d'intérêt. Toutefois l'idée se heurte immédiatement aux obstacles de sa présente taille et complexité. Ces quelques chiffres pour comprendre en quoi c'est un problème :

- notre cerveau est constitué d'environ 120 milliards de cellules gliales et 85 milliards de neurones ;
- les neurones établissent entre eux environ 100 000 milliards de connexions synaptiques, et chacun s'excite près de 200 fois par seconde ;
- le tout occupe un volume d'environ 1300 cm³ quand, pour comparaison, il est en moyenne de 200 cm³ chez des mammifères de 60 kg, et de 600 cm³ chez les premiers humains il y a environ 2,5 millions d'années ;
- notre cerveau représente seulement 2% du poids de notre corps mais consomme 20% de notre énergie.

Donc si l'on veut faire de la transformation du cerveau le principal instrument de notre évolution, cela ne passera certainement pas par une augmentation de sa taille ni de sa complexité. Paradoxalement, une nouvelle piste va s'ouvrir du fait même de cette énorme complexité.

interrupteurs cérébraux

Une histoire étonnante :

Franco Magnani est né en 1934 à Pontito en Italie. En 1965 il part pour la Californie. Travaillant trop et rencontrant des problèmes avec les services de l'immigration, il tombe malade. On ne sait pas précisément quelle maladie, mais il a beaucoup de fièvre, il perd du poids, il délire, peut-être une atteinte neurologique. Quoiqu'il en soit, il guérit et sort de l'épreuve transformé, non pas qu'il ait des séquelles mais au contraire il se retrouve doté de talents surprenants. Lui qui n'avait pas revu Pontito depuis 1958,

pas même en photos, il se met à avoir des visions extrêmement détaillées de sa ville natale. Et lui qui n'avait jamais peint s'est senti poussé à traduire ses visions sur la toile. Il en est résulté des centaines de peintures des rues et bâtiments de Pontito dont la comparaison avec des photos est stupéfiante. ¹

Ce n'est qu'une parmi de très nombreuses acquisitions soudaines de talents extraordinaires. ²

Si j'ai choisi cet exemple, c'est qu'il présente un autre intérêt. La qualité quasi photographique des visions de Franco Magnani fait douter que les souvenirs soient stockés matériellement dans le cerveau. Autre façon de dire que l'esprit est davantage que le cerveau ³.

Certes on pourra toujours rétorquer qu'il a pu tricher en regardant en douce des photos de Pontito. Pourquoi pas. Mais il y a tellement d'autres cas d'hypermnésie parfaitement attestés qui ne peuvent s'expliquer par de la tricherie, notamment chez des autistes. Sans parler de ces hydrocéphales qui vivent tout à fait normalement avec un cerveau réduit à 10% de la normale ⁴.

Je ne chercherai pas davantage à convaincre, ces faits sont pour moi établis. Je reviens donc à mon propos. Tout ceci me suggère qu'il y a en quelque sorte des interrupteurs dans le cerveau dont l'activation conduit à disposer de telle ou telle faculté, comme l'hypermnésie, le don de jouer du piano sans avoir besoin d'apprendre, de procéder à des calculs complexes sur des nombres premiers, etc. J'ai choisi ce mot *interrupteur* pour signifier que cette faculté ou ce talent n'est probablement pas dans le cerveau lui-même : ce n'est que le déclencheur de l'expérience consciente.

activation intentionnelle des interrupteurs cérébraux

Qu'il soit clair que je ne propose pas que nous devenions tous hypermnésiques ou des calculateurs prodiges. L'exemple précédent a seulement pour but de montrer précisément comment l'activation d'un interrupteur cérébral déclenche de nouvelles expériences conscientes. Partant, il est possible de considérer sous cet angle un certain nombre d'autres phénomènes comme :

-
- 1 Traduction d'extraits de la notice biographique de Franco Magnani sur son site www.francomagnani.com ; à voir aussi des comparaisons entre ses peintures faites de mémoire et des photos de Pontito.
 - 2 Plein d'autres dans le livre de Darold Treffert, *Islands of GENIUS, The Bountiful Mind of the Autistic, Acquired, and Sudden Savant*, Jessica Kingsley Publishers 2010.
 - 3 Ou dit plus poétiquement : *Le cerveau est plus vaste que le ciel ; Car mets-les côte à côte, L'un inclura l'autre Facilement, et toi en plus.* (Emily Dickinson, poèmes choisis, édition bilingue, Aubier 1970)
 - 4 Lionel Feuille, Henry Dufour, Jean Pelletier : *Brain of a white-collar worker*, The Lancet, vol. 370, July 21 2007.

– les enfants prodiges qui, par exemple, se mettent à lire très tôt tout seul, ou jouent d'un instrument de musique sans que personne leur apprenne (cf. le précédent interlude),

– les expériences mystiques comme l'éveil de la kundalini,

– les modifications de l'état de conscience provoquées par des psychotropes.

Dans le prochain interlude je relate une intéressante expérience de ce genre que j'ai faite avec de l'ayahuasca. Je l'ai appelée le corps-eau parce que je me suis relié à mon corps d'une façon toute nouvelle, comme s'il était liquide et d'une sensibilité extrême. C'était magnifique, très riche et très agréable, mais hélas pas durable : une fois l'ayahuasca métabolisé, j'ai retrouvé mes sensations corporelles habituelles. Ce sont ses principes actifs qui ont activé l'interrupteur, puis il s'est désactivé lorsqu'ils ont cessé d'agir.

Je retiens de tout ceci :

– qu'il semble qu'il y ait en nous, latentes, d'énormes capacités de développement,

– qui s'activent soudain comme si un interrupteur était mis en marche,

– qui ne requièrent pas que le cerveau change, ni en taille ni en complexité.

Avec tout de même ces limites :

– le déclenchement de ces interrupteurs semble indépendant de notre volonté ;

– hormis peut-être chez quelques yogis qui pratiquent certains exercices pendant des années, les résultats obtenus ne le sont pas davantage, et souvent même incompréhensibles : quel intérêt de peindre avec une précision photographique les rues d'une ville que l'on a quittée depuis des années ? quel intérêt d'être capable de calculer en quelques secondes que le 6 février 1682 tombait un vendredi ?

– pour des raisons tout aussi mystérieuses, les effets sont parfois durables et parfois non ;

– il ne semble pas qu'il y ait transmission héréditaire, l'on en reste au niveau de l'expérience individuelle.

Un signe de maturité serait que la prochaine étape de l'évolution humaine se fasse en conscience. C'est dire qu'il y a encore du travail !

En comprenant bien que l'apparente complexité de ces phénomènes et le mystère de leur déclenchement ne sont d'aucune importance pour atteindre le but recherché.

D'abord, il n'est pas question de tout anticiper. Je rappelle l'analogie avec l'invention du saxophone (§2.1) : on se donne un nouvel instrument pour créer de nouvelles musiques qui, sinon, n'existeraient pas. De même, le but du jeu en prenant une part active à l'évolution de notre espèce n'est pas d'anticiper tout ce qu'elle va faire et devenir, c'est d'imaginer des capacités qui enrichissent les perceptions et donnent de nouvelles possibilités d'actions, pour s'accomplir davantage individuellement et collectivement en connexion avec tout-ce-qui-vit.

Et puis il n'y a pas à s'occuper et encore moins à se préoccuper *comment* cela va advenir, c'est-à-dire comment nos imaginations vont changer le cerveau. Je rappelle que c'est ainsi que fonctionne l'effet placebo. Dans mon essai *intention et manifestation*, je prends l'exemple de la synthèse de dopamine par effet placebo chez des malades parkinsoniens. Les auteurs de l'étude remarquent :

« Les observations indiquent une libération de dopamine endogène par effet placebo. L'estimation de la quantité de dopamine libérée était plus grande chez les patients qui percevaient les bénéfices du placebo que chez ceux qui ne les percevaient pas... L'ampleur de la réponse au placebo était comparable à des doses thérapeutiques de lévodopa ou d'apomorphine. »¹

Insistons sur le fait que "ça marche" sans que le malade ait la moindre idée de tous les processus qui se déroulent dans son cerveau, sans même qu'il sache que sa maladie est liée à un déficit de dopamine. Il est juste conscient que la prise de la substance qui lui est présentée comme un médicament va contribuer à lui faire retrouver sa mobilité.

Remarquons encore que la même substance va produire chez d'autres malades des effets complètement différents, comme la synthèse d'endorphines (*morphine endogène*) pour atténuer des douleurs.

Dans la même veine citons les guérisons spontanées de maladies graves comme des cancers très avancés où les patients ne sont conscients ni des causes de leur maladie ni des changements corporels impliqués dans la guérison. En revanche ils sont bien conscients qu'à un moment ils sont malades, puis qu'ils ne le sont plus. Qu'est-ce qu'il se passe entre les deux ? Mystère ! Comme un interrupteur qui se déclencherait soudain ?

Clairement notre esprit sait agir sur notre corps à un niveau très profond sans avoir besoin de connaître les détails du *comment*, simplement par projection de l'intention, en application de la formule fondâme :

manifestation = conscience + imagination + croyance

Faisons le point :

– l'on peut imaginer acquérir de nouvelles facultés en activant par l'intention quelques interrupteurs cérébraux ;

– l'on doit pouvoir se convaincre que c'est possible jusqu'à atteindre le degré d'évidence d'une croyance fondâme ;

– mais l'on ne sait pas encore s'il est possible que de tels changements individuels s'inscrivent dans l'hérédité pour se transmettre à une descendance.

Comment se convaincre que les transformations physiques d'un individu peuvent passer à d'autres, jusqu'à peut-être former une nouvelle espèce ? Trois arguments :

1 Raul de la Fuente-Fernandez, Thomas J. Ruth, Vesna Sossi, Michael Schulzer, Donald B. Galne, A. Jon Stoessl, *Expectation and Dopamine Release : Mechanism of the Placebo Effect in Parkinson's Disease*, Science 10 august 2001, vol. 293, p. 1164-1166.

de l'individu à l'espèce, premier épisode : la conscience collective

Si vous lisez cet essai et êtes d'accord avec ces idées, cela crée déjà une conscience collective. Je ne sais pas combien de personnes y contribueront, mais au fond le nombre importe peu. Avant l'ère moderne, les humains n'ont jamais été bien nombreux, ce qui ne les a pas empêchés d'engendrer plusieurs espèces. Les estimations des paléodémographes sont évidemment très incertaines, mais les ordres de grandeur suffisent : entre -40 000 et -16 000 ans, la population totale de l'Europe devait être de l'ordre de quelques milliers ; quant aux néandertaliens, qui ont vécu de -400 000 à -30 000 ans environ, leur effectif maximal n'a pas dû dépasser 70 000. Impossible d'avoir des chiffres pour *Homo erectus*, ancêtre commun à sapiens, néandertal, dénisova et quelques autres, mais on peut penser que, même s'il a réussi la conquête de la planète, ses effectifs n'ont jamais dû être très importants.

On voit mieux chez les animaux qu'il n'est pas besoin de populations importantes pour faire surgir de nouvelles espèces. Par exemple les chimpanzés et les bonobos auraient divergé d'un ancêtre commun il y a 1,7 millions d'années lorsque deux populations se seraient simplement retrouvées séparées par le fleuve Congo. Dans les années qui viennent, ce n'est pas un fleuve qui séparera *Homo sapiens* de son successeur, ou de ses successeurs car pourquoi se limiter, ce sont des croyances fondâmes sur qui nous voulons devenir, et ce que nous souhaiterions vivre sur et avec cette planète.

Se nourrir de ces idées n'est pas anodin, c'est déjà amorcer un processus de transformation. D'une part, ce temps-là n'est pas consacré à se nourrir d'idées mortifères telles que véhiculent en masse les médias et les fictions. Et moins l'on alimente en retour ces égrégories nocifs, plus leur pouvoir s'affaiblit, ou en tout cas ils perdent leur pouvoir sur nous.

D'autre part, c'est une façon d'ouvrir un canal qui va faire venir à soi de nouvelles informations et faire vivre de nouvelles expériences. Elles vont nous nourrir encore davantage et renforcer la croyance nouvelle en la possibilité d'évolution de notre espèce. Par exemple, touchant des proches ou nous-mêmes : une guérison spontanée, une expérience de mort imminente, des synchronicités, des rencontres fécondes, etc.

Enfin, nourrir sainement son esprit permet de se réapproprier son pouvoir personnel. Se transformer ne se délègue pas. Ce n'est pas à polytechnique ni auprès d'un gourou que l'on apprend à activer en soi l'effet placebo. Ce n'est pas davantage dans une école ni auprès de quelque maître qu'une orchidée s'est faite orchidée-marteau pour jouer avec la guêpe thynnidée. Cette faculté, chacun de nous la possède, comme celle de parler ou de marcher Elle n'attend que d'être activée.

de l'individu à l'espèce, deuxième épisode : s'incarner

Il y a derrière tout ça des dimensions plus subtiles. L'idée fondâme est que l'on ne s'incarne pas par hasard en un lieu et une époque. C'est particulièrement visible sur certains grands événements historiques : il y a 2500 ans environ se sont incarnées quelques grandes figures spirituelles telles Zoroastre, Bouddha, Lao Tseu, Confucius ; plus près de nous, le début du vingtième siècle a connu une explosion inégalée de créativité dans les sciences, les arts, la politique, la spiritualité, etc.

Tout ça pour dire que le fait d'imaginer qu'*Homo sapiens* pourrait donner naissance à une nouvelle espèce n'est pas un petit jeu entre quelques humains qui débattent sur un réseau social ou en prenant l'apéro. L'essentiel provient de la dimension fondâme où réside justement notre âme, pour le dire en un seul mot compréhensible. Disons sans trop rentrer dans les détails que c'est cette dimension-là qui projette des personnalités dans une incarnation ; et c'est de là aussi que nous viennent nos rêves les plus importants, dont celui d'un au-delà de l'homme.

Certains penseront immédiatement : "c'est bien cela, c'est comme s'il parlait de moi". D'autres se contenteront d'un grand "bof". Pour rassurer tout le monde, j'ai un argument bien physique qui appuie mon idée.

Ian Stevenson a enquêté sur plusieurs dizaines de cas qui suggèrent fortement que "quelque chose" se réincarne. Par exemple des enfants qui racontent avoir eu une vie ailleurs, connaissent des lieux et des gens inconnus de leurs parents, les reconnaissent et les nomment lorsqu'ils les rencontrent, présentent des marques de naissance voire des difformités caractéristiques de la personne décédée qu'ils désignent très clairement. La nature de ce "quelque chose" qui passe d'une vie à l'autre reste mystérieuse : simples mémoires ? fragments de personnalités ? personnalités complètes ? à chacun son opinion. Ce qui m'intéresse ici, ce sont les cas où une personne décédée imprime une marque physique sur un corps nouveau. Parmi tous les exemples cités par Stevenson, je n'en retiendrai qu'un que je réduirai à l'essentiel, juste pour se faire une idée des phénomènes en jeu ¹.

William George appartenait au peuple Tlingit d'Alaska chez qui l'on croit à la réincarnation. Il annonce un jour à son fils : « Si cette affaire de réincarnation est vraie, je reviendrai comme ton fils. » Et à sa belle-fille il ajoute que lorsqu'il renaîtra, son enfant aura les mêmes marques de naissance que lui, deux grains de beauté proéminents d'un demi centimètre de diamètre sur son épaule gauche et son avant-bras gauche. Il lui confie aussi sa montre en précisant : « Je vais revenir, garde cette montre pour moi, je serai ton fils. »

Quelques semaines après, en août 1949, William George se noie en chutant de son bateau. Sa belle-fille tombe enceinte peu après. Le 5 mai 1950, pendant l'enfantement, alors qu'elle est sous anesthésie, elle fait un rêve extrêmement réaliste au cours duquel son beau-père William George lui apparaît. Elle accouche d'un fils prénommé William

1 Ian Stevenson : *Twenty cases suggestive of reincarnation*, university press of Virginia 1974.

George junior. Il présente les mêmes marques que son grand-père, quoique plus petites. Plus tard, certaines de ses attitudes rappellent celles de son grand-père décédé, comme sa démarche assez caractéristique avec une tendance à lancer le pied droit vers l'extérieur à cause d'une blessure à la hanche qu'il s'était faite dans sa jeunesse. Mais le fait le plus marquant se déroule alors que junior a quatre ou cinq ans. Un jour sa mère étale sur le lit le contenu de sa boîte à bijoux. L'enfant rentre alors dans la pièce, voit la montre, la prend et dit : « C'est ma montre. »

On pourrait arguer que l'affaire des grains de beauté n'est pas convaincante parce qu'il pourrait s'agir de simple hérédité. Donc insistons sur :

- la corrélation entre l'annonce faite par William George senior et la présence des marques sur William George junior,
- tandis qu'aucun des neuf autres de ses petits-enfants n'a ces marques ;
- à quoi s'ajoute l'histoire de la montre et la démarche caractéristique ;
- enfin, ce n'est qu'un exemple puisé dans le vaste catalogue de cas étudiés par Stevenson, et il en est de nombreux où la personne qui présente les marques ou les difformités n'appartient pas à la famille du mort. ¹

Pour revenir à mon propos, il ressort de ce genre d'histoire que des caractéristiques physiques et comportementales peuvent passer du corps d'une personne décédée à un nouveau corps. Est-ce général sauf que la plupart d'entre nous l'oublions ? ou s'agit-il là d'exceptions ? l'on ne saurait conclure à partir des données présentées. Cela relève davantage de l'opinion que des faits, et donc à chacun la sienne. J'ai aussi la mienne, qui n'a pas plus de valeur qu'une autre. La question est indéniablement importante pour le sens que chacun donne à sa vie. Ça l'est moins pour mon argumentation : l'on peut considérer comme établi le fait que certaines caractéristiques d'un corps proviennent d'un autre corps sans qu'interviennent des facteurs génétiques ni épigénétiques. Donc restons-en là et passons au troisième argument d'une nature toute différente.

de l'individu à l'espèce, troisième épisode : symbioses et coévolutions

Les êtres vivants ont trouvé des astuces incroyables pour disposer de nouvelles facultés sans avoir à réinventer toute la machinerie biologique nécessaire, bref à faire du complexe sans trop se compliquer. On sait par exemple que les termites digèrent le bois, mais, plutôt que fabriquer eux-mêmes les enzymes nécessaires, ils ont préféré faire faire le travail par des micro-organismes qui vivent en symbiose dans leur intestin, des protozoaires et des bactéries. Plus spectaculaire, le petit calamar

¹ Des photos impressionnantes dans l'ouvrage de Stevenson : *Where reincarnation and biology intersect*, Praeger Publishers 1997.

Euprymna scolopes a su se rendre luminescent en accueillant dans une poche spéciale une bactérie appelée *Vibrio fischeri* déjà dotée de cette faculté ¹.

Mieux on regarde la nature, plus on découvre l'omniprésence de la coopération entre espèces. Cela dessine une autre image de l'évolution. En quelques mots :

– les eucaryotes se forment à partir des procaryotes par endosymbiose (ainsi les chloroplastes proviennent de cyanobactéries et le plus proche parent connu des mitochondries est la bactérie *Rickettsia prowazekii*) ;

– les multicellulaires sont des colonies d'unicellulaires ;

– le processus se poursuit chez les multicellulaires en formant de nouvelles associations symbiotiques comme entre plantes et champignons (mycorhize, littéralement champignon-racine), entre algues et champignons (lichens), entre animaux et bactéries (microbiote)...

– au niveau suivant, on constate d'innombrables coévolutions entre organismes complexes, les plus spectaculaires étant entre fleurs et insectes (comme l'orchidée-marteau avec la guêpe thynnidée).

Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur ces processus d'évolution coopératifs par opposition à la loi du plus fort. Cela déborderait trop de mon sujet, aussi vais-je juste souligner deux aspects.

influence du symbiote sur le comportement de l'hôte

Un cas particulièrement bien étudié est la toxoplasmose, une infection due au protozoaire *Toxoplasma gondii*. Son hôte final où il assure sa reproduction est un félin. Néanmoins, son cycle de reproduction compliqué le fait passer par d'autres animaux à sang chaud. Le fait remarquable est qu'il manipule le comportement de ces hôtes intermédiaires. Il s'installe dans l'amygdale, zone impliquée dans la peur, pour modifier la réaction de l'hôte. Ainsi un rat infecté ne réagit plus normalement à l'odeur de l'urine de chat : au lieu d'avoir peur et de fuir, il recherche la présence de son prédateur pour mieux se faire dévorer ! ²

La même chose a été observée chez les chimpanzés, qui, à la suite d'une infection par *Toxoplasma gondii*, se trouvent attirés par l'urine du léopard, leur prédateur habituel et hôte final du parasite.

Certes il s'agit de parasitisme et pas de coévolution mais nous verrons plus loin que la frontière est mince.

1 L'histoire est détaillée dans mon livre co-écrit avec Martine Castello *Le grand roman des bactéries*, Albin Michel 2005.

2 Wen Han Tong , Chris Pavey , Ryan O'Handley , Ajai Vyas : *Behavioral biology of Toxoplasma gondii infection*, 2021 Jan 25.

On connaît aussi des exemples de bactéries intestinales qui manipulent le comportement de leur hôte au point que sa descendance en est affectée :

« On a étudié les préférences d'accouplement en séparant une population de *Drosophila melanogaster* et en nourrissant une partie avec de la mélasse et l'autre avec de l'amidon. Quand les populations isolées ont été mélangées, les mouches nourries à la mélasse ont préféré s'accoupler avec d'autres mouches nourries à la mélasse, tandis que celles nourries à l'amidon ont préféré celles nourries à l'amidon. La préférence d'accouplement s'est établie après seulement une génération et s'est maintenue au moins 37 générations. Un traitement antibiotique a aboli cette préférence d'accouplement, suggérant que le responsable du phénomène est le microbiote de la mouche... Des analyses suggèrent que les bactéries symbiotiques influencent les préférences d'accouplement en modifiant la composition des phéromones sexuelles. »¹

Autrement dit : la composition du microbiote dépend des choix alimentaires de la mouche des fruits, ce qui en retour oriente ses préférences sexuelles pour que sa descendance adopte le même régime.

Cette observation confirme la théorie de l'*hologénome* des mêmes auteurs, terme désignant l'ensemble des génomes des organismes formant une communauté symbiotique. Selon eux, l'évolution d'un organisme multicellulaires n'aurait de sens qu'en considérant cette communauté qu'un hôte forme avec ses symbiotes microbiens (bactéries, archées, virus, champignons, protozoaires...), parce que :

- l'hôte transmet ses symbiotes à sa descendance ;
- l'association entre l'hôte et ses symbiotes affecte les comportements de l'ensemble et ses interactions avec l'environnement ;
- les variations dans l'hologénome proviennent de changements du génome de l'hôte ou de celui des microbes, sachant que le microbiote est susceptible de réagir rapidement à des modifications de l'alimentation².

Et nous ? Serions-nous aussi manipulés par les quelques 30 000 milliards de bactéries que nous hébergeons³ ?

Il est probable que les relations entre l'hôte (notre corps) et ses principaux symbiotes (les bactéries) sont complexes et ne se réduisent pas à la seule assimilation de tel ou tel nutriment. On sait déjà que 90% de la sérotonine, un neuromédiateur cérébral très important, est produite par des bactéries intestinales. Pas facile cependant de mettre

1 Traduction personnelle d'un extrait de l'article de Gil Sharon, Daniel Segal, John M. Ringo, Abraham Hefetz, Ilana Zilber-Rosenberg, Eugene Rosenberg : *Commensal bacteria play a role in mating preference of Drosophila melanogaster*, PNAS, November 16 2010, vol. 107 n°46.

2 Cf. le déclenchement immédiat de la fameuse *tourista* lors des voyages à l'étranger, généralement due à une perturbation du microbiote intestinal par une nourriture inhabituelle.

3 Selon les estimations les plus récentes, nous aurions dans notre corps autant de bactéries que de cellules propres, soit environ 30 000 milliards (Sender, Fuchs, Milo : *Revised Estimates for the Number of Human and Bacteria Cells in the Body*, PLoS Biology August 19 2016), à quoi s'ajoutent environ 3000 milliards de virus, plus un nombre incalculable de champignons.

en évidence des influences plus concrètes de nos symbiotes sur nos comportements tant il y a de facteurs différents qui interviennent. Les études commencent tout de même à donner des résultats intéressants. De récentes observations révèlent ainsi une association entre troubles de l'humeur et altérations du microbiote intestinal ¹.

En attendant d'autres résultats.

intégration d'ADN d'autres espèces

Près de 8% de notre génome est d'origine virale. Suite à des infections de nos ancêtres par des microbes, des séquences de leur ADN ont fini par se retrouver dans le nôtre. Il s'agit pour la plupart de rétrovirus mais on sait maintenant que n'importe quel type de virus peut devenir endogène chez à peu près n'importe quel organisme eucaryote. La plupart de ces séquences semblent inactives. Quelques unes cependant gardent leurs capacités à coder des protéines. Un exemple très important pour notre espèce est la *syncytine*, une protéine indispensable au développement du placenta. Autrement dit, les mammifères placentaires, dont nous sommes, existent parce qu'ils ont récupéré chez des rétrovirus la capacité de synthétiser cette protéine.

Cela conduit à porter un autre regard sur les maladies microbiennes (quelques unes ? beaucoup ? toutes ? je laisse la question en suspens). Nous sommes en contact avec d'innombrables virus et bactéries. La plupart semblent neutres, quelques unes sont indispensables, et très peu sont nocives. Lorsque ces dernières infectent un organisme, cela peut être vu comme le début d'une négociation entre deux espèces. Si aucune n'y trouve son compte, les choses en restent là. S'il apparaît que la relation peut bénéficier aux deux, s'enclenche un processus d'adaptation réciproque, de coévolution. Autrement dit, ce qui commence comme du parasitage peut se transformer en symbiose, et même aller encore plus loin pour aboutir à l'intégration de l'ADN du symbiote à celui de son hôte.

Une autre observation va dans ce sens. Des recherches suggèrent en effet que le système immunitaire ne serait pas fait que pour repousser les attaques extérieures mais aussi pour accueillir les microbes favorables :

« Au cours du développement et durant la vie adulte, les bactéries intestinales façonnent les tissus, les cellules et le profil moléculaire de notre système immunitaire intestinal. Ce partenariat, forgé au cours de millénaires de coévolution, est basé sur des échanges de molécules impliquant des signaux bactériens reconnus par les récepteurs de l'hôte au bénéfice mutuel des microbes et des humains. » ²

1 *Effect of gut microbiota on depressive-like behaviors in mice is mediated by the endocannabinoid system*, Nature Communications, 11 décembre 2020.

2 Traduction personnelles d'un extrait de l'article *Has the microbiota played a critical role in the evolution of the adaptive immune system ?* de Yun Kyung Lee et Sarkis Mazmanian, Science 24 Dec 2010, Vol 330, Issue 6012, p. 1768-1773.

L'exemple suivant, particulièrement spectaculaire, montre une autre voie de capture d'ADN par un organisme complexe pour acquérir de nouvelles capacités. C'est l'histoire de la limace de mer *Elysia chlorotica*¹.

La nourriture habituelle de ce mollusque est une algue, *Vaucheria litorea*. Mais bizarrement, après en avoir mangé un peu au début de sa vie, elle est ensuite capable de vivre l'année qui lui reste sans autre apport que ... de la lumière ! Comment fait-elle ? En intégrant les chloroplastes des algues qu'elle ingère dans son système digestif, ces organites qui réalisent la photosynthèse chez les végétaux. Toutefois il ne suffit pas de voler des chloroplastes pour acquérir la capacité de réaliser soi-même la photosynthèse. En effet, ceux-ci ne contiennent qu'environ 10% des gènes codant les protéines nécessaires à leur fonctionnement. Les 90% restant se sont intégrés dans l'ADN nucléaire de l'algue. Or l'un de ces gènes indispensables a été retrouvé dans l'ADN du mollusque, identique à celui de l'algue. Autrement dit : *Elysia chlorotica* a récupéré ce gène dans sa nourriture et l'a intégré à son propre ADN pour rendre actifs les chloroplastes qu'elle ingère jusqu'à être capable de réaliser elle-même la photosynthèse et ainsi pouvoir se nourrir uniquement de lumière. Voilà qui est déjà extraordinaire, mais il y a plus : les chercheurs ont retrouvé ce gène dans les cellules sexuelles du mollusque, ce qui signifie que la capacité à rendre fonctionnel les chloroplastes est transmissible à la génération suivante.

Ceci soulève une autre question : parmi la multitude d'organismes avec lesquels un individu est en contact, comment sélectionne-t-il ceux qui possèdent les facultés qu'il veut s'approprier ? Tout ce que nous avons vu jusqu'ici conduit à cette réponse simple : par l'intention.

C'est ce que suggère cette expérience réalisée en 1983 par Carroll Nash avec la bactérie *Escherichia coli*. Celle-ci existe sous deux formes qui mutent librement l'une dans l'autre : celle dite lac-négative ne peut se nourrir de lactose tandis que l'autre, lac-positive, le peut. Soixante tubes à essais furent préparés contenant chacun à parts égales les deux formes. Soixante étudiants sans qualification particulière furent recrutés, à qui l'on demanda seulement de se concentrer pendant une dizaine de minutes devant un tube sans le toucher en projetant l'intention d'obtenir selon les cas soit davantage de lac-positive soit davantage de lac-négative. Les résultats se révélèrent significatifs.²

1 Mary Rumpho, Jared Worful, Jungho Lee, Krishna Kannan, Mary Tyler, Debashish Bhattacharya, Ahmed Moustafa, James Manhart : *Horizontal gene transfer of the algal nuclear gene psbO to the photosynthetic sea slug Elysia chlorotica*, PNAS 2008 Nov 18.

2 Expérience rapportée par Rémy Chauvin dans *la biologie de l'esprit*, p. 195, éditions du Rocher 1985.

c'est possible

Récapitulons :

1. il existe des interrupteurs cérébraux dont l'activation confère à l'humain des capacités nouvelles ;
2. il existe des substances naturelles capables d'activer certains de ces interrupteurs ;
3. il existe des bactéries vivant en symbiose avec notre corps qui synthétisent des substances susceptibles d'altérer des fonctions cérébrales ;
4. il arrive que l'ADN d'un symbiote s'intègre à celui de son hôte jusqu'à se transmettre à sa descendance.

De tout ça découle cette conclusion : des associations symbiotiques sont concevables avec des micro-organismes qui synthétiseraient les substances nécessaires à l'activation d'interrupteurs cérébraux afin de développer de nouvelles capacités, des coévolutions pouvant aller jusqu'à l'intégration dans notre ADN des séquences utiles, débouchant sur l'émergence d'une nouvelle espèce.

Attention, je n'affirme pas que les choses se passeront précisément ainsi. Je pense au contraire qu'il y a plein de chemins différents comme la nature elle-même nous le montre. Je rappelle donc que le but de ces paragraphes est seulement de nous convaincre que, à l'encontre du dogme darwinien, participer intentionnellement à l'évolution de sa propre espèce est possible : acquérir de nouvelles capacités et les transmettre à sa descendance. Voilà, c'est fait, le paramètre *croyance* dans l'équation fondâme de la manifestation est réglé : "c'est possible". Reste à essayer de dessiner une image sensée de cette nouvelle humanité à laquelle quelques *Homo sapiens* aspirent.

INTERLUDE : VUES DE L'ESPRIT

psychotropes

Littéralement, un *psychotrope* est une substance qui “agit en direction” (*trope*) de l'esprit (*psycho*). Il en existe de nombreux, tant naturels qu'artificiels, qui procurent toutes sortes d'expériences intérieures. Car concrètement la substance agit sur le système nerveux en modifiant des processus biochimiques.

J'ai fait deux séances avec des psychotropes. “Seulement deux” parce que d'une part les substances que j'ai prises ne sont pas addictives et n'appellent pas à être reprises (au contraire du tabac par exemple), et d'autre part les expériences vécues ont été si riches et si fortes que cela m'a procuré un viatique suffisant de nourritures spirituelles. Donc je n'ai pas cherché à les renouveler, et d'ailleurs l'occasion ne s'est jamais présentée. Au contraire de ces deux séances qui se sont organisées d'elles-mêmes. Dans le premier cas, j'ai été initié par un médecin américain de passage qui avait travaillé avec Stanislav Grof¹, le fondateur des thérapies par LSD. Dans le second cas, un ami qui connaissait bien le Brésil m'a fait rencontrer un amérindien qui revenait d'Amazonie avec de l'ayahuasca. Deux séances très différentes qui m'ont fait vivre chacune à leur manière des expériences extraordinaires. J'irai même jusqu'à les qualifier d'*enthéogènes*, littéralement “devenir rempli du divin”. Je n'ai pas rencontré dieu à proprement parler, mais ces séances avaient une indéniable dimension spirituelle.

De tout ce que j'ai vécu, je retiens ici trois expériences qui me semblent les plus en rapport avec le thème de cet essai. Attention, je ne dis pas que des psychotropes sont indispensables pour vivre ce genre de choses, juste que dans mon cas ce sont eux qui ont servi d'interrupteurs.

un corps de serpent

Le LSD a été extrait d'un champignon, l'ergot de seigle. Il a une telle affinité avec le cerveau que des doses infimes (de l'ordre de 200 microgrammes) suffisent à actionner divers interrupteurs cérébraux. Dans ce premier exemple j'ai vécu une transformation radicale de mon expérience du corps. À un moment, je suis devenu serpent. Je ne me suis pas vu comme un serpent. J'étais ce serpent qui rampait au milieu des hautes herbes de la savane africaine et qui se faufilait dans une case tandis que, dehors, les femmes battaient le mil en chantant. Bien qu'étant dans un univers intérieur, je dis que j'étais serpent parce que j'avais toutes les sensations d'un corps de serpent et plus du tout celles d'un corps humain. Je n'avais plus de bras ni de jambes. Je sentais des

1 Stanislav Grof, *pour une psychologie du futur*, Dervy 2002.

muscles différents accrochés à une ossature différente. Je sentais leurs contractions et le glissement de mon corps sur la terre sèche de la savane. J'habitais un autre corps que mon corps familier sans pour autant perdre mon identité. C'était agréable, inhabituel, et en même temps pas complètement étranger, comme si c'était juste une ancienne mémoire qui s'était réactivée. Pas de doute pour moi, j'étais dans la peau d'un serpent, tout comme des chamans disent être jaguar, ou aigle, ou ours...

J'insiste sur l'énorme différence qu'il y a entre s'identifier et visualiser. S'identifier avec une molécule, un animal, une plante, ou un être humain, c'est devenir ce à quoi l'on s'identifie, vivant et ressentant ce que l'entité vit et ressent, ce qui dépasse de loin tout ce que l'on peut imaginer dans un état habituel. Tandis que lorsqu'on se contente de visualiser, on reste essentiellement spectateur d'une scène qui ne dépasse guère ce que notre représentation du monde courante permet de projeter. Cela peut être tout de même très fort, beau et intéressant, mais ce n'est pas comparable. Dans les rêves nous sommes parfois dans l'une ou l'autre position : acteur ou spectateur. Pour revenir à mon histoire de serpent, je ne me suis pas vu en train de ramper, tout comme dans l'histoire suivante je ne me suis pas vu en train d'accoucher, scène qui est à portée d'imagination de quiconque a déjà assisté de près ou de loin à un accouchement. J'ai vécu le corps du serpent, j'ai vécu l'accouchement. Cela dépasse de beaucoup la personne que je suis d'ordinaire, et donc aussi la capacité d'imagination qui va avec.

un accouchement sans douleur

Une des expériences les plus spectaculaires que j'ai vécue lors de cette séance de LSD avait pour cadre l'Égypte antique. C'était probablement plus une Égypte mythologique qu'une Égypte historique puisque j'étais dans la peau d'une gigantesque divinité féminine. Une divinité qui n'était pas représentée par une statue, mais qui était présente en chair et en os. Moi-elle étions allongés sur un immense chariot plat tiré par une foule de gens qui m'apparaissaient minuscules. Le cortège avançait sur une allée très large, droite à perte de vue, bordée de statues et de temples. Un vrai péplum !

À un moment, j'ai cessé de me laisser accaparer par tout ce décorum, et j'ai tourné mon attention vers l'intérieur. J'ai vraiment senti le corps de cette divinité féminine comme étant mon corps. J'ai réalisé qu'elle était enceinte et sur le point d'accoucher. C'est alors que s'est produite une transformation étonnante. Mon attention fixée sur la région du ventre et du bas-ventre, je n'avais plus du tout mes sensations habituelles : mon bassin était plus large, mes muscles étaient différents et reliés à une ossature qui n'était pas tout à fait la même que celle de mon corps d'homme. Sans aucune appréhension, je me suis laissé emporter par l'expérience. J'ai alors senti des contractions pelviennes qui allaient s'intensifiant et s'accéléralent. Mon bas-ventre, d'où mon pénis semblait absent, était comme tuméfié. C'était plutôt agréable et pas du tout douloureux. Quelques instants plus tard, le bébé est né. Ma conscience s'est déplacée

une nouvelle fois, et j'ai su que ce bébé, c'était moi : j'avais accouché de moi-même ! Je n'ai pas eu le loisir d'explorer plus avant ce nouveau moi-même qui venait de naître car je crois que la musique que j'écoutais a changé, interrompant ce film et me projetant dans un autre.

Cet accouchement est tout ce qu'il y a à retenir de cette histoire, par delà un décor et un scénario à la limite du comique. Cela a renforcé ma conviction que les différences entre hommes et femmes ne sont pas si grandes, que nous portons tous en nous les deux sexes, c'est-à-dire qu'à un niveau profond, hommes et femmes sont le même être. D'ailleurs j'aurais pu naître femme dans cette vie, cela n'aurait rien changé. Un peu tout de même : étant donné le fonctionnement de cette société, il s'est avéré plus pratique d'être un homme pour asseoir ma crédibilité en tant que chercheur hors normes, en commençant par mon entrée à l'école polytechnique (en 1977, sachant que les premières femmes n'y ont été admises au compte-goutte qu'en 1972).

un corps-eau

La recette de l'ayahuasca est étonnante : une décoction préparée à partir des feuilles de *Psychotria viridis* qui contient des substances psychotropes, à quoi est ajoutée une liane, indispensable pour empêcher la destruction de ces substances par le système digestif. Une recette que les chamans disent leur avoir été inspirée par les plantes elles-mêmes.

Le contexte de cette séance est chamanique avec des chants traditionnels. J'absorbe un verre du breuvage très amer et m'installe en posture de méditation pour mieux rentrer en moi-même. Sous l'effet de l'ayahuasca, les vibrations des chants pénètrent profondément dans le corps et l'esprit. Ce sont elles en fait qui font décoller.

Très vite je sens mon corps qui se transforme complètement pour devenir liquide. Cela n'a rien à voir avec la sensation d'être plongé dans l'eau, ni de se regarder en spectateur doté d'un corps liquide. Mon corps n'est plus muscles ni os, il EST eau. D'ailleurs je ne sens plus du tout mes membres et suis incapable de bouger. En revanche, ce corps-eau est d'une sensibilité extrême, ce que je ressens avec une acuité extraordinaire. En particulier les ondes acoustiques le pénètrent en profondeur et le font vibrer intensément. Je sens le moindre ébranlement qui se propage partout. C'est à la fois de l'ordre du toucher et de l'ouïe, et même de la vue car des visions intérieures de luminescence accompagnent la propagation de ces ondes. C'est évidemment très difficile à décrire.

Pour essayer de vous en faire une idée, supposez tout d'abord que l'on touche une partie quelconque de votre corps. Vous allez avoir une sensation précisément localisée, et, normalement, cela en reste là. Imaginez à présent une étendue d'eau calme, un étang ou une piscine par exemple, que vous effleurez de la main. Vous constaterez aisément que la sensibilité de l'eau est telle que le léger ébranlement va se propager à toute la surface. Considérez maintenant le fait que votre corps, comme celui de

presque tous les êtres vivants sur Terre, est constitué d'environ 80% d'eau. Vous pouvez imaginer que le moindre effleurement va se propager partout dans cette substance liquide. Eh bien, sous l'effet de l'ayahuasca, j'étais dans un état qui me permettait d'entendre-sentir-voir la moindre vibration dans la moindre parcelle de mon corps-eau. Et pour provoquer de telles sensations, pas besoin d'effets physiques de grande ampleur comme le toucher (qui implique des déplacements de corps massifs) : de simples vibrations de l'air suffisent, des vibrations sonores.

Un aspect important de ces sensations est qu'elles sont extrêmement agréables, d'une qualité proche de l'orgasme. On comprendra mieux si l'on réalise qu'orgasme et sexualité ne se confondent pas. Avec le corps actuel, la sexualité est le moyen privilégié d'accéder à l'orgasme. Mais ce n'est pas le seul. On peut imaginer que dans un corps futur, ce sera beaucoup plus facile à atteindre dans d'autres contextes.

Durant cette expérience, mon corps ne s'est pas transformé. Je l'ai simplement "habité" différemment, me reliant intérieurement à la substance principale qui le constitue, l'eau, et plus à la matière solide. L'ayahuasca a activé un interrupteur quelque part dans mon cerveau. Et il a activé des interrupteurs différents dans les cerveaux des autres participants à cette séance car aucun de nous n'a vécu la même chose.

Une petite anecdote pour terminer. Je me souviens à un moment avoir vomi, une réaction habituelle à l'ayahuasca qui est plus dur pour le corps que le LSD. Quand j'ai senti que cela commençait à monter, j'ai entrouvert les yeux. Incapable de parler, à peine capable de bouger, j'ai vaguement esquissé un geste. Quelqu'un a compris que je voulais un verre. J'ai réussi à m'en saisir, et, je ne sais par quel miracle, à vomir dedans. Comme j'étais complètement à jeun avant la séance, ce qui est sorti n'était rien d'autre que l'ayahuasca que je venais d'ingurgiter. Le plus étonnant est que, à vu d'œil, la quantité que j'ai rendue équivalait à la quantité que j'avais bue. Ce qui me laisse avec cette interrogation : qu'est-ce qui a agi ? quelques molécules ? ou bien ma conviction ? Quoiqu'il en soit, cela prouve que ces potentiels affleurent déjà à la surface de nos corps-esprits actuels.

5. HOMO CONSCIENS

premier pas : nommer

Dire c'est faire : *Homo consciens*, l'homme conscient, un nom est donné, premier pas de son incarnation.

En dessiner les contours va être un jeu subtil entre souhaits, imagination, expériences, croyances, et appui sur l'existant. Une utopie réaliste à construire en jouant simplement avec quelques interrupteurs dans notre cerveau, et en s'efforçant d'ouvrir des perspectives plutôt que corriger des défauts. Ceux-ci devraient s'effacer d'eux-mêmes, soit parce qu'ils ne signifieront plus rien, soit parce qu'ils ne seront plus obsessionnellement renforcés. De nouveaux apparaîtront certainement. Mais quand nous en serons à prendre conscience des nouvelles limites d'*Homo consciens*, c'est que du chemin aura été parcouru et qu'il sera temps de songer à son dépassement. Lointaine perspective car nous n'en sommes qu'au premier pas.

Nous allons en faire maintenant trois autres qui éloignent *Homo consciens* d'*Homo sapiens* : relation corps-esprit, dimorphisme sexuel, équilibre raison-émotion. Simples suggestions évidemment, chacun étant libre d'explorer toutes autres directions qui lui conviendraient mieux.

deuxième pas : relation corps-esprit

Une remarque pour commencer qui concerne la relation à notre corps. Il est important de savoir que la perception comme l'action sont complètement médiées par le cerveau. Je développe cela dans *Kosmogonie*, chapitre *la fabrique du corps*. Je reprendrai seulement ici ces deux idées concernant respectivement la perception et l'action :

– ma conscience n'accède jamais directement aux signaux lumineux que reçoivent mes yeux en provenance de la feuille de papier sur laquelle ma main dessine ces mots : elle perçoit une représentation qui fait sens, résultant d'un traitement très complexe desdits signaux par mon cerveau;

– je ne sais pas activer consciemment chacun des muscles qui font bouger ma main pour écrire : je lance l'intention, et mon cerveau se débrouille pour que les mots voulus se dessinent.

Conséquence : pour changer la conscience du corps, il n'est pas besoin de changer le corps lui-même, seulement la façon dont elle s'interface avec le cerveau. On est bien dans le prolongement des idées du chapitre précédent : pas de bouleversements physiques, juste l'activation de quelques interrupteurs cérébraux.

Avant de passer à *Homo consciens* revenons un instant à *Homo sapiens*. Son immaturité se voit à quelques paradoxes.

On sait que l'effet placebo agit chez tout le monde sur presque toutes les maladies. On sait que cela prouve que nous avons la capacité d'agir très profondément sur le fonctionnement de notre corps. Mais, par immaturité, nous devons nous laisser leurrer par quelqu'un qui prétend nous donner un vrai médicament. La maturité serait d'être capable d'activer simplement en soi les processus d'auto-guérison.

Autre paradoxe : tandis que le cerveau contrôle toutes les fonctions corporelles, ce dont nous pouvons prendre conscience est infime. Par exemple nous n'avons pas une connaissance directe de nos battements cardiaques. Pour prendre notre pouls, nous posons le doigt sur la carotide, et c'est la sensibilité de sa pulpe qui permet de compter les battements. Quant à les contrôler, c'est en partie possible, mais là encore indirectement, par exemple en modifiant volontairement sa respiration.

Encore un autre paradoxe dont j'ai pris conscience en observant les chiens de chasse. Dans les montagnes où j'habite, ils passent des mois à la laisse ou dans de minuscules enclos, sans pouvoir courir donc. Or quand arrive l'ouverture de la chasse, ils parcourent frénétiquement la montagne pendant des heures, et ils sont aussi performants que s'ils s'étaient entraînés quotidiennement. Comment font-ils? Peut-être comme ces moines tibétains appelés *lung-gom-pa* capables de parcourir 300km par jour pendant plusieurs jours sans s'arrêter. Leur formation? Quelques années à pratiquer la méditation-concentration-contemplation (signification de *gom*) sur l'énergie vitale de l'élément air (signification de *lung*, équivalent au *prana* indien), c'est à peu près tout.¹

Au fond, pourquoi croyons-nous devoir nous entraîner à accomplir une tâche, qu'elle soit relativement simple comme la course à pied ou aussi complexe que la maîtrise d'un instrument de musique? Une simple croyance qui doit pouvoir être changée si l'on observe ces enfants prodiges qui jouent du piano ou du violon sans avoir besoin d'apprendre, tandis que la plupart d'entre nous peinons à aligner les notes d'une mélodie simple malgré l'entraînement et les conseils d'un professeur.

Tout ceci suggère une grande marge d'amélioration. Malgré tout nous ne partons pas de rien. La relation corps-esprit a été abondamment explorée par *Homo sapiens* par plein de voies différentes, hélas trop souvent douloureuses :

- à travers la maladie, de sa manifestation à sa disparition ;
- par les sports extrêmes (la chasse au mammouth relevant du genre) et les mises en danger volontaires ou accidentelles qui sont des façons de tester les limites corporelles (comme l'ascension de l'Everest sans oxygène) ;
- par des pratiques psycho-spirituelles qui permettent, après de longs entraînements spécifiques, de contrôler certaines fonctions corporelles (comme le *toumo* chez les yogis tibétains pour arriver à produire par grand froid une forte chaleur corporelle par la respiration et la concentration) ;

1 Anagarika lama Govinda : *The Way of White Clouds*, chapitre 18, Shambhala Dragon Editions 1988.

– par la prise de psychotropes qui modifient plus ou moins la relation au corps ; sans aller jusqu'à l'héroïne ou l'ayahuasca, l'alcool et le cannabis produisent déjà des effets notables mais pas maîtrisables tout en étant très recherchés.

Malgré des aspects bien intéressants, tout ça ne résout pas les paradoxes soulevés plus haut : soit cela exige de se leurrer, soit cela demande d'énormes efforts, soit ce n'est pas maîtrisable ni durable, et dans tous les cas ça ne se transmet pas à la descendance.

Que faire de toutes ces idées ? Voici ce qui me vient :

– il serait intéressant que notre conscience accède à volonté à davantage de représentations corporelles ;

– il serait intéressant d'être capable d'agir directement sur des fonctions corporelles profondes sans passer par de longs apprentissages spécialisés ;

– il serait intéressant d'être à même de jouer consciemment avec les représentations corporelles au gré des envies : par exemple se mettre dans la perception du corps-eau évoquée plus haut pour faire l'amour, activer des perceptions synesthésiques pour enrichir l'écoute musicale, visualiser des organes pour se soigner, être complètement dans le déroulé des muscles pour courir ou fendre du bois ¹.

Comment gérer tout ça alors que nous avons déjà l'impression d'être submergés de sensations, d'émotions, d'informations ? Qu'on comprenne bien que je n'envisage pas que nous soyons en contact permanent avec l'activité du moindre organe ou du moindre muscle. Mon idée est que toutes les capacités que je viens de lister deviennent accessibles à la conscience par un simple mouvement de l'attention.

Nous possédons déjà une importante fonction physiologique de ce genre sur laquelle nous pouvons fixer ou non notre attention : la respiration. Je suis sûr que pendant toute la lecture des paragraphes précédents, vous n'avez pas été conscient de votre respiration, concentré que vous étiez à essayer de comprendre ce que je raconte. Maintenant, si je vous demande de retenir votre souffle, vous pouvez le faire. En tournant votre attention sur votre respiration, vous la ressentez et vous la contrôlez. Seulement jusqu'à un certain point. Le corps a en quelque sorte un dispositif de sécurité : il est impossible de bloquer sa respiration jusqu'au point de s'asphyxier.

Cette sagesse que possède déjà notre corps est un point très important. Cela concerne plein de petits détails qui s'agencent si bien que le corps se développe et arrive à fonctionner dans l'ensemble plutôt bien sans que nous ayons à intervenir. Des dizaines de milliards de neurones pour coordonner 30 000 milliards de cellules, c'est une performance, de surcroît reproduite chez près de 8 milliards d'humains.

¹ Au cours d'un rêve où je m'étais transformé en tigre, j'ai senti à un point extraordinaire le fonctionnement de chaque muscle et de chaque articulation, avec une souplesse et une puissance sans égales. Je n'ai jamais rien ressenti de tel dans le monde physique malgré des années de pratique du tai chi chuan. Sauf la fois où j'ai fait une séance sous l'influence déclinante du LSD, qui avait dû actionner le bon interrupteur.

Un exemple de cette sagesse : le placenta contient une enzyme qui détruit en partie le cortisol sécrété par une mère stressée afin de protéger le fœtus de ses effets délétères sur la croissance et la différenciation cellulaires. Hélas, il n'a pas été conçu pour le protéger des excès du stress, ni des effets encore plus délétères de l'alcool, de la nicotine, cocaïne et autres. C'est à la mère de faire en sorte que ces substances n'entrent pas dans son corps.

Bref, dans l'ensemble, l'on doit faire confiance à son corps. Dans ce contexte cela signifie notamment deux choses.

Établir une relation plus profonde avec son corps consiste à le laisser faire la plupart du temps, il sait se débrouiller. Pas question d'interférer avec la vie de la moindre cellule ni s'observer continuellement sous tous les angles. En revanche il convient d'être attentif à des signaux faibles qu'il enverrait, exprimant de légers déséquilibres qui, corrigés rapidement, n'auront pas de conséquences. De même que l'on ressent la faim, l'on pourrait ressentir plus subtilement un besoin de telle substance particulière en telle quantité, ou la nécessité d'en éliminer une autre en excès : un peu plus de fer pour fabriquer le sang, un peu moins de sel pour mieux assimiler le calcium, etc. Libre à chacun d'en tenir compte pour corriger de tels déséquilibres à leurs débuts sans attendre des signaux plus forts, c'est-à-dire douloureux, indiquant des dégâts d'ampleur déjà notables. Il est probable que quelques uns disposent déjà d'une telle sensibilité mais pour la majorité d'entre nous, cela reste grossier et imprécis.

Faire confiance au corps, c'est aussi s'autoriser à jouer avec, autant et de quelque manière qu'on le veut, parce que nous sommes là pour ça, et qu'il possède une extraordinaire flexibilité, résistance et résilience. Ce sont les excès de la volonté sans la sensibilité aux signaux subtils qui sont nocifs. Entre les *pas-sapiens* qui en font un temple si sacré qu'ils s'interdisent tout plaisir, et d'autres *pas-sapiens* qui le poussent quasiment au suicide, il y a plein d'autres choses plus intéressantes et plaisantes à vivre avec. Ce "avec" est essentiel car c'est un jeu de cocréation entre notre individualité qui a ses buts propres et celle des milliards de cellules qui déjà coopèrent pour le faire exister.

troisième pas : dimorphisme sexuel

L'humain n'est pas le mammifère présentant le dimorphisme sexuel le plus prononcé. Les différences sont tout de même suffisantes pour avoir des conséquences notables, je veux dire autres que la procréation. Elles n'avaient peut-être pas beaucoup d'importance quand quelques milliers de personnes se partageaient la planète. Elles sont plus graves quand des milliards s'entassent les unes sur les autres, sans compter que, pour se nourrir, sont entassés pareillement vaches, poulets, cochons, etc. Les conséquences néfastes sont particulièrement visibles dans les relations hommes-femmes, mais cela va bien au-delà, affectant aussi les relations parents-enfants, les relations entre familles, tribus, nations, jusqu'à la totalité de la biosphère, et même les

relations au divin. La culture peut atténuer ces tendances profondément inscrites en nous. Du moins tant que ça va bien. Parce qu'en situation de crise, les différences ressortent, jusqu'à ce point indépassable : « Tuez-les tous, dieu reconnaîtra les siens. » Cela explique que ni la morale ni la loi ne parviennent à établir durablement une harmonie avec tout-ce-qui-vit, ni une paix globale, ni en particulier une réelle égalité entre hommes et femmes,.

Notons que si dans nos sociétés "civilisées" beaucoup de mâles bichonnent leur auto mieux que leur femme, comme l'on dit vulgairement, les peuples dits premiers ne semblent guère plus avancés, ayant parfois plus de considération pour les animaux sauvages que pour les femmes.

Notons encore comme le langage enferme dans des représentations, tant il est stupide de parler de "ma" femme ou de "mes" enfants comme s'ils appartenait au mâle dominant, ce qui est encore hélas le cas dans de nombreux pays et l'a été chez nous il n'y a pas si longtemps.

J'évoque cela non pour résoudre tels problèmes particuliers comme la jalousie, les féminicides, les crimes d'honneur, l'esclavage sexuel, etc. Je vise rien moins qu'à faire disparaître tout ça d'un coup en atténuant le dimorphisme sexuel entre hommes et femmes. Cela pour ouvrir de nouvelles perspectives comme des relations harmonieuses entre tout-ce-qui-vit. De là des relations hommes-femmes apaisées, des enfants sécurisés, des esprits libérés de préoccupations sans intérêt voire délétères (jalousie notamment), des expériences amoureuses enrichies, etc.

Encore une fois, c'est via des petits changements dans le cerveau que cela va pouvoir se faire parce qu'il contrôle les hormones sexuelles. La différenciation entre cerveau féminin et cerveau masculin est précoce. Elle s'opère chez le fœtus sous l'influence d'hormones vers le troisième ou quatrième mois de la gestation. Exemple de conséquence : un cerveau ainsi féminisé par les œstrogènes réglera plus tard, à la puberté, la production d'hormones sexuelles selon des cycles, tandis qu'un cerveau masculinisé par des hormones androgènes ne présentera pas de tels cycles.

Il est important de remarquer que cette différenciation sexuelle est en partie réversible, et ce de nouveau sous l'influence des hormones sexuelles. Je rappellerai juste ces faits maintenant bien connus :

– la masculinisation d'athlètes femmes dopées aux stéroïdes anabolisants (en gros une version synthétique de la testostérone) avec augmentation de la masse musculaire, de la pilosité, etc. ;

– la féminisation des hommes traités aux œstrogènes, avec des effets physiques bien visibles : la poitrine pousse, la voix s'adoucit, les poils régressent, les testicules s'atrophient...

À noter également, c'est moins connu, que les hommes produisent aussi des hormones féminines, et que les femmes produisent aussi des hormones masculines. On observe d'ailleurs un rééquilibrage chez les personnes âgées :

– chez la femme, le niveau de testostérone reste à peu près constant au cours de la vie, tandis que le niveau d'œstrogène et de progestérone diminue drastiquement à la ménopause ;

– chez l'homme, la production de testostérone commence à baisser dès la trentaine, avec une augmentation plus ou moins importante de la production d'œstrogènes, sans qu'il y ait de coupure aussi nette que chez la femme, le terme andropause étant impropre.

On comprend bien que la question importante n'est pas celle de la répartition des tâches ménagères, ni celle de l'orientation sexuelle, ni celle de la libido.

La question fondâme est la désidentification au genre : "je" n'est pas homme, "je" n'est pas femme, "je" est conscience créatrice vivant une expérience d'incarnation dans un corps d'homme ou dans un corps de femme, sans que ce soit plus important que, disons, le fait d'être droitier ou gaucher, ou de préférer le saxophone au piano.

Ce n'est pas nier les différences, certaines devant nécessairement persister tant que nous restons des mammifères. Il s'agit juste d'être conscient que ce ne sont que des rôles. J'ajoute pour ceux qui croient à la réincarnation ou aux incarnations multiples que le parcours terrestre d'une âme passe par des corps de tous genres. Une suridentification au rôle de mâle (respectivement femelle) sera mieux corrigée par une incarnation dans un corps féminin (respectivement masculin) que par toute réflexion ou contrainte morale.

Cette désidentification à des genres trop marqués est une évolution déjà en cours. Selon une enquête menée en France en 2020¹, 22% des 18-30 ans ne se sentent ni homme ni femme. On parle de personnes non binaires.

C'est différent de l'homosexualité et de la transsexualité. C'est ne plus s'identifier aux genres masculin et féminin, ou bien aux deux à la fois, ou bien en alternance. Cette fluidité transparaît notamment dans les amours : on n'aime pas une personne parce qu'elle est homme ou femme, on aime quelqu'un, et peu importe son sexe, peu importe aussi la façon de l'aimer, de l'amour monogame au polyamour, tout est possible.

Il n'y a pas à ma connaissance d'études génétiques suggérant des mutations. Quoiqu'il en soit, c'est déjà une avancée qui prépare les esprits à cette idée qu'une atténuation du dimorphisme sexuel serait bénéfique.

Avant de passer au prochain sujet, j'aimerais aborder un dernier point. C'est un fait remarquable que l'orgasme féminin est bien supérieur à l'orgasme masculin. Il est facile de le constater lorsqu'un homme et un femme font l'amour. Dans mon cas s'y ajoutent ce que je considère être des souvenirs réincarnationnels : la certitude d'avoir déjà habité un corps de femme, avec pour conséquence concrète qu'il m'est arrivé dans cette vie d'avoir des relations avec des partenaires féminines dont il nous semblait que

¹ Enquête IFOP pour Marianne de novembre 2020. De semblables enquêtes menées dans différents pays donnent des résultats similaires.

je connaissais leur corps mieux qu'elles-mêmes. J'ai aussi vécu en deux circonstances des expériences orgasmiques qui dépassaient de loin ce que mon corps masculin vit ordinairement (dont celle dans le corps-eau que j'ai racontée plus haut).

D'autres bien avant moi ont relevé cette différence de qualité. Beaucoup d'hommes en ont pris prétexte pour réprimer la sexualité féminine, tandis que quelques uns ont cherché des pratiques par lesquelles leur orgasme se rapprocherait de celui de la femme : tantrisme, taoïsme, etc. Mais c'est peu connu, pas facile, et les résultats pas toujours à la hauteur des attentes (comme la rétention du sperme, qui permet certes d'avoir des orgasmes multiples, mais sans forcément multiplier le plaisir).

En activant quelques interrupteurs dans le cerveau d'*Homo sapiens*, il se pourrait bien que s'ouvre chez *Homo consciens* tout un nouveau champ d'expériences orgasmiques, autant pour l'homme que pour la femme d'ailleurs.

quatrième pas : équilibre émotions-raison

Je ne m'y attendais pas, j'ai franchi cette année le cap des 65 ans. Avec une certaine satisfaction car depuis quelques temps, j'estime avoir trouvé un équilibre entre émotions et raison. Pendant la majeure partie de ma vie ça n'a pas été le cas.

J'ai connu de violentes tempêtes émotionnelles qui bloquaient tout raisonnement, avec des bribes de pensées sans intérêt qui tournaient en boucle sans pouvoir les arrêter. Je ne pouvais qu'assister impuissant à ces déferlements, jusqu'à leur disparition aussi soudaine et inexplicable que leur apparition.

Entre ces événements, ma raison dominait, au point qu'il arrivait que l'on me traite de sans cœur.

D'une façon ou d'une autre, force est de constater que la plupart d'entre nous vivons de forts déséquilibres entre émotions et raison. Avec tout de même la possibilité de les corriger par un travail sur soi, généralement long hormis peut-être pour quelques chanceux qui naissent déjà construits d'aplomb. Dans mon cas, des années de pratique du zen et du taï chi, ainsi que des années de vie commune avec des femmes tenant le rôle d'initiatrices.

Des déséquilibres de ce genre ont deux conséquences importantes :

- intérieurement, c'est généralement pénible à vivre ;
- extérieurement, cela conduit systématiquement à prendre des mauvaises décisions, sans jugement moral, seulement au sens où nous plongeons droit dans les ennuis et le chaos, entraînant souvent les autres avec nous.

Chacun trouvera dans sa vie des exemples.

Avant d'aller plus loin, précisons le sens des termes, en évitant de rentrer dans des querelles de spécialistes.

La raison est un outil à la disposition de la conscience, au même titre que, disons, les yeux ou les oreilles. Elle permet d'ordonner séquentiellement des pensées formulées

dans un langage, n'importe quel type de langage : verbal, musical, mathématique, symbolique, etc.

La différence avec un simple bavardage intérieur est que la production des pensées est orientée vers un but : résoudre un problème, estimer la crédibilité d'une proposition, juger selon des catégories vrai/faux ou bien/mal, produire une œuvre, etc. Utilisée comme outil pour résoudre des problèmes concrets, la raison se révèle très efficace. Pour preuve les transformations de la planète par *Homo sapiens*. Mal utilisée, elle conduit à justifier tout et son contraire. Pour preuve tous les philosophes, théologiens, politiciens, artistes contemporains et quelques autres qui en abusent, selon les cas avec sincérité ou cynisme.

Le plus grave est de s'identifier à sa raison au lieu de n'en faire qu'un outil. C'est tentant lorsqu'on constate sur soi l'arrêt de son fonctionnement lors des crises émotionnelles qui induisent une perte de contrôle. Cela n'empêche pas lesdites crises de survenir parce que notre physiologie a des raisons que notre raison ne maîtrise pas. On se dédouane en prétendant : « Je n'étais plus moi-même. » Hélas le mal est fait, prenant intérieurement la forme de maladies ou s'extériorisant en explosions de violence. Le "vrai" moi-même est devenu cette machine sans cœur capable de raisonner froidement sur tout, pour finalement arriver à n'importe quoi.

S'agissant des émotions, l'important à comprendre est que ce sont avant tout des réactions corporelles à des événements intérieurs ou extérieurs. Plus précisément :

- une situation se présente que le cerveau interprète,
- il modifie en conséquence le corps (comme on l'a vu faire avec la réaction au stress),
- cet état du corps est perçu en retour par le cerveau,
- et devient une expérience émotionnelle consciente.

Un exemple :

Je me promène quand soudain... À peine une image se forme dans ma conscience que mon corps change brutalement d'état : crispations, blocage de la respiration, mouvement de recul, etc. Je prends conscience "un serpent", et je perçois ce nouvel état du corps que j'interprète et expérimente comme peur. Quelques secondes plus tard, ça ne bouge toujours pas, le cerveau révisé son interprétation : ce n'est qu'une branche. L'état du corps change de nouveau, plus de peur, retour à la normal. L'utilité d'une telle réaction se conçoit aisément : il vaut mieux prendre une branche pour un serpent que l'inverse.

Ce genre de réaction peut aussi survenir consécutivement à des pensées. La remémoration d'un événement peut se projeter dans le corps au point de faire revivre les émotions qui l'ont accompagné. En repensant à ce coup tordu que m'a fait untel, je ressens effectivement tous les signes corporels de la colère. Bien noter la différence entre l'idée de colère et l'expérience de la colère : la première traverse l'esprit sans impacter le corps, la seconde bouleverse le corps et est vécue comme émotion.

La palette des émotions est limitée : joie, tristesse, dégoût, peur, colère et surprise. Leur substrat biologique leur donne un sens concret : signaler la nouveauté, se tourner vers ce qui est favorable, s'éloigner d'un danger, ou l'affronter...

Chez beaucoup d'humains aujourd'hui apparaît clairement une dimension supplémentaire : les émotions nous procurent le sentiment d'exister. Vivre dans une société fade pousse à rechercher des émotions fortes pour se sentir pleinement vivant. Recherche individuelle dans des aventures extrêmes, pas seulement en sautant en parachute ou en allant au sommet de l'Everest, mais aussi dans des expériences sexuelles limites comme le sadomasochisme. Plus souvent recherche collective car la contagion au sein du groupe les amplifient : grands événements sportifs, films d'horreur, jusqu'aux guerres. Car plus encore que dans les simulacres, c'est dans la guerre que l'on se sent le plus exister, à ce que disent beaucoup de ceux qui en sont revenus et qui n'arrivent plus à s'adapter à une vie "normale". Cette intensité de vie, jamais la raison ne pourra la procurer (son rôle se borne, quand elle fonctionne encore, à justifier l'injustifiable), et c'est pourquoi elle continue d'être recherchée malgré tant de terribles conséquences pour soi-même et les autres.

Identification à la raison et identification aux émotions sont aussi néfastes l'une que l'autre. La sagesse serait donc de ne plus s'identifier ni à l'une ni aux autres.

La raison reste un outil formidablement efficace pour manipuler le monde physique lorsque l'intention seule ne suffit pas, construire un pont pour traverser une rivière par exemple. Pourquoi traverser cette rivière ? Ce n'est pas de son ressort. Donc utiliser la raison quand besoin est et savoir la remiser quand elle n'est plus utile. En particulier elle ne donnera jamais sens à sa vie.

Tiens, une mouche vient de rentrer dans mon champ de vision. Je peux suivre son vol quelques instants, ou la chasser, ou me détourner. Dans tous les cas elle finira par en sortir. Il doit en aller de même avec les émotions. Elles apparaissent dans le champ de la conscience comme réaction du corps à une situation. Si nous ne les renforçons pas en les réitérant obsessionnellement, elles s'effacent. On le voit bien chez les enfants qui passent en une fraction de seconde des pleurs à la colère à la joie... Comme disent les maîtres zen, qui sont au fond de grands enfants : « Regarder passer les pensées comme on regarde passer les nuages. »

L'on pourrait craindre que ce faisant la vie perde sa saveur et l'on aurait tort. C'est l'incompréhension qui a déporté sur les émotions l'intensité de vivre. La véritable intensité n'est pas à chercher dans la quantité mais dans la richesse des nuances : "la saveur du sans-saveur" diraient ces autres grands enfants que sont les taoïstes. L'on entre là dans l'infinie richesse des sentiments.

Les sentiments qualifient notre vie intérieure, à la différence des émotions qui sont des perceptions d'états corporels. Ils colorent nos états de conscience, depuis nos sensations (une *jolie* fleur) jusqu'à nos pensées les plus abstraites (la *beauté* d'une équation). Ils n'ont pas nécessairement de corrélats corporels même s'ils peuvent produire des effets sur le corps (d'où par exemple l'appétence pour les expériences

esthétiques musicales ou picturales). Comparer la grossièreté de la passion amoureuse, qui s'apparente à un shoot de drogue, à l'infinie richesse du sentiment amoureux qu'ont su rendre tant de poètes. Comparer le boum-boum des boîtes à rythmes avec les nuances subtiles dans le jeu de viole de gambe ou du guqin. Comparer la profondeur des sensations corporelles que développe le tai chi chuan avec la brutalité des autres arts martiaux.

Tout ceci nous est dès à présent accessible, j'en témoigne. Mais, sauf exception, ce ne peut être que le fruit d'un travail sur soi, plutôt long et difficile. Cette difficulté tient à ce que l'opposition émotions-raison est profonde. Elle a des racines dans notre biologie, et même plus précisément dans notre cerveau. Voilà pourquoi une évolution m'apparaît souhaitable et possible de sorte que l'équilibre se fasse naturellement chez *Homo consciens*.

et après ?

Imaginez que vous vous incarniez dans 100 ans ou dans 1000 ans, qu'auriez-vous envie de vivre ? J'ai donné dans ces pages une réponse qui me satisfait : jouer avec la conscience, l'imagination, la croyance pour manifester un au-delà d'*Homo sapiens* que j'appelle *Homo consciens*. Mais je ne suis pas le prophète qui annonce les 100 000 ans à venir, encore moins le démiurge qui fera naître une nouvelle espèce de la puissance de sa seule pensée. Ce qu'il adviendra sera une œuvre collective. Si vous désirez sortir de la sinistrose ambiante, si vous aspirez à une autre vie que celle promise par les collapsologues, emparez-vous de ces idées et faites-les grandir. Avec tout de même ces précautions :

Rappeler tout d'abord qu'on ne rêve pas de changer de peau par peur, ou pour simplement survivre, ni pour soigner ce qui ne va pas. On rêve d'une nouvelle peau pour s'accomplir davantage, créer, jouir de l'expérience de l'incarnation dans cet univers physique dont nous sommes cocréateurs, jouer ce faisant avec tout-ce-qui-vit.

Se garder aussi de projeter sur les enfants qu'ils seraient déjà des mutants. J'ai vu des parents vouloir de force que leurs enfants soient des surdoués ou des enfants téflon ou des enfants indigo, bref toutes sortes d'étiquettes valorisantes, avec des conséquences catastrophiques. Les affubler d'une étiquette de plus produira sûrement les mêmes catastrophes.

Cela étant, je ne doute pas que, bientôt, naîtront des enfants qui sauront intuitivement tout ce que j'ai laborieusement dévoilé, et ils sauront naturellement quoi faire et comment le faire. Je crois aussi que leurs parents choisis seront eux-mêmes assez mûrs pour accepter avec un détachement joyeux que :

« Vos enfants ne sont pas vos enfants.

Ils sont les fils et les filles de l'appel de la Vie à elle-même,

Ils viennent à travers vous mais non de vous.

Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas.
Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées,
Car ils ont leurs propres pensées.

...

Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais ne tentez pas de les faire
comme vous.

Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier. »¹

Les trois points au milieu du poème signalent une phrase que j'ai supprimée parce que je ne suis pas d'accord : « Vous pouvez accueillir leurs corps mais pas leurs âmes, car leurs âmes habitent la maison de demain, que vous ne pouvez visiter, pas même dans vos rêves. » Selon moi, vous pouvez non seulement visiter leur "maison de demain", mais aussi participer à sa construction par vos rêves d'aujourd'hui.

Donc n'attendez pas. Il est fondâme de vous nourrir dès maintenant de cette possibilité qu'existent des futurs crédibles plus enthousiasmants que les apocalypses surmédiatisées. Important pour féconder la conscience collective. Important aussi pour commencer vous-mêmes à vivre mieux. Car vos pensées sont effectives sur tout ce que vous vivez : sur votre corps, les événements que vous rencontrez, les autres avec lesquels vous interagissez, tous les autres y compris les animaux, les végétaux et les microbes. Donc envisager ce qu'on aurait envie de vivre dans cent ans ou dans mille ans ce n'est pas accepter avec fatalisme de devoir souffrir aujourd'hui pour s'acheter un hypothétique paradis demain. Imaginer un futur où l'on s'accomplit dans la joie, c'est déjà projeter cet accomplissement dans sa vie actuelle.

Voilà, je crois avoir transcrit à peu près tout ce qui devait passer à travers moi. Même si le sujet est loin d'être épuisé, la suite dépend aussi de vous : imaginer d'autres chemins d'évolution que ceux que j'ai esquissés, et en imaginer les conséquences pratiques. Car dès l'instant où le sens change, c'est toute l'organisation de la vie qui est changée, individuelle et collective. En particulier, toutes les institutions et pratiques fondées sur des rapports de force deviennent obsolètes : état, école, famille, agriculture, religion, etc. Il y a tant à réinventer...

Vous êtes plus importants que vous ne croyez par vos rêves qui façonnent votre vie présente et dessinent les contours d'un futur possible. Donc osez de grands rêves. Tout comme les ancêtres d'*Homo sapiens* ont rêvé de marcher avant de marcher, de parler avant de parler, ce sont vos rêves d'aujourd'hui qui feront naître un successeur:

"Ecce Homo consciens"

voici l'homme conscient

1 Khalil Gibran, *le prophète*.

MYTHE DES ORIGINES

Ils sont venus
 se contempler
dans l'extase du rocher immobile
dans l'énergie de l'eau déferlante
dans le feu transformateur
dans le regard des étoiles

ils sont venus
 jouer
avec le végétal et l'animal
avec les nuages les volcans et les tempêtes

ils sont venus
 connaître
le goût des fruits
le plaisir du vain bavardage
la joie de faire

ils sont venus
 se grandir
par la main qui fait
par le dialogue entre esprits
par le don du sens

ils sont venus
 vivre
l'invention des plaisirs
l'extase des amours
l'énergie de la conquête
l'ivresse
 et avec elle l'oubli
 du vrai visage d'avant la naissance

Ils sont revenus
 nombreux
vivre de peur et de fureur
s'immerger dans leurs fictions

exercer leur volonté
pour donner forme à leurs incompréhensions

réalisant l'erreur
ils ne reviendront pas

D'autres viendront
sachant d'où
sachant pourquoi

ils viendront
se révéler et s'accomplir
par l'extase incarnée
sans l'ivresse oublieuse
par les jeux avec l'univers
sans user de volonté
créant joie et beauté
sans souffrance

ils viendront
cela se saura
la passion de créer rejaillira sur Terre

ils viendront
ils arrivent
ils sont là
en vous
cela vous habite déjà
vous êtes
maintenant
ceux qui seront